

Petites Etudes Littéraires

Une collection pour une lecture systématique des oeuvres

N° 12

**Introduction à la lecture
des *matriochkas* d'Emmanuel Carrère
Du Royaume à La classe de neige,
avec *Yoga* en écho**

ou

**Comment sortir du problème du désir
de L'avoir et de L'être ?**

ou

**Du rôle de la fiction dans une vie
avec une Postface d' Emmanuel Carrère**

Bernard Spee

Editions Onehope

Keywords: Carrère Emmanuel, *Yoga, Le Royaume, Limonov, L'Adversaire, Un Roman russe, La Classe de neige*, roman, fiction, idéal, lecture systémique, onomastique, intertextualité, interprétation de rêves, lecture autobiographique, enfance, paternité, sentiment de supériorité, infériorité, égalité, relations humaines, secret transgénérationnel, psychanalyse, fascisme, christianisme, communisme, tintinisme, évangile, Dostoïevski, Gauchet M., François Julien, Zvyagintsev A., Houellebecq M. .

Première édition: janvier 2015 **Deuxième édition (revue et complétée :** décembre 2020

Mises à jour: 16 février 2015, 14 août 2016, 17 décembre 2020, 3 janvier 2021.

!!! Ne pas citer une source, c'est la tuer !!!

Ce texte peut être personnalisé (numéroté, nominatif et signé) et vous être envoyé via la Poste. Voyez les conditions sur le site : <http://www.onehope.be> Merci de votre soutien.

Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee

4020 Belgique

> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

Cet achat (le coût pour ce texte est de 15 euros) comprend aussi la possibilité d'une mention dans les marges du site.

Exemplaire numéroté :

N° : / /

A valider sur le site www.onehope.be,
via un email à l'adresse:
bspee@hotmail.com

en l'accompagnant

soit de votre nom

soit d'un pseudo

soit d'un numéro

Avec dédicace

et/ou une signature de l'auteur :

Edition revue et complétée

Dépôt légal : décembre 2020. D/2020/13.661/9

ISBN: 978-2-930874-38-8

**Introduction à la lecture
des *matriochkas*¹ d'Emmanuel Carrère :
*Du Royaume à La classe de neige,***

avec Yoga en écho

ou

**Comment sortir du problème du désir
de L²'avoir et de L'êtré ?**

ou

Du rôle de la fiction dans une vie

« Pourquoi viens-tu nous déranger maintenant ? »
*La Légende du grand inquisiteur*³ Dostoïevski

« Tout ce dont nous avons besoin dans la vie, c'est de la conviction
que nos affaires marchent mieux que celles de nos voisins. »
L'homme sans qualité Musil

Beaucoup d'hommes n'attendent que l'ordre de tuer leurs voisins : il
est préférable qu'ils n'aient pas de chef, ni de Dieu.

« Le père n'est pas celui qui donne la vie mais celui qui éduque. »
Dicton grec

Dans son livre *Le Royaume* (2014), Emmanuel Carrère raconte les racines du christianisme et celles de sa tentative personnelle d'y croire pendant trois ans. Cette enquête historico-autobiographique, Carrère l'entreprend après avoir exploré les détours des expériences transgressives d'un Limonov, sorte de Don Juan⁴ postcommuniste et nostalgique d'une Russie impériale, berceau de l'échec de la plus grande utopie politique de l'Histoire.

¹ Les **poupées russes** ou *matriochkas* sont des séries de poupées de tailles décroissantes placées les unes à l'intérieur des autres. Le mot *matriochka* est dérivé du prénom féminin russe *matriona*, traditionnellement associé à une femme russe de la campagne, corpulent et robuste.

Dans la série, la poupée la plus grande est traditionnellement une femme vêtue d'un safran (robe traditionnelle russe) et tenant un nid. Les autres poupées peuvent être des deux sexes, la plus petite étant habituellement un bébé qui ne s'ouvre pas.

² Le "L" majuscule renvoie à la toute-puissance qu'aucun être ne possède, ce "L" majuscule est cet "objet" imaginaire, le phallus, référencé à tort comme masculin simplement parce que le pénis rendrait mieux compte d'une forme de visibilité de l'énergie sexuelle qui appartient du reste à tout être humain. Le propos renvoie en fait à la théorie de Lacan sur le complexe d'Oedipe qui "consiste en une dialectique dont les alternatives majeures sont : être ou ne pas être le phallus, l'avoir ou ne pas l'avoir, [...]" in *Vocabulaire de la psychanalyse*, p.312.

³ Dostoïevski F., *Les Frères Karamazov*, Editions Le livre de poche, Tome 1, n°825, 1972, p.327.

⁴ Spee B. (août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident*, p.66-81 in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles.

Cette séduction romanesque pour le personnage de *Limonov* est - semble-t-il - suivie chez Carrère d'un repli bouddhiste qui préconise une forme de suspension de tout jugement : cette attitude est-elle tenable face au meurtre d'enfants comme Carrère l'évoque dans son petit chef d'oeuvre *La Classe de neige* ? C'est, à notre avis, la Question. Rétrospectivement, face à un tel parcours, on peut avoir quelques doutes sur les chances de l'écrivain de sortir de l'obscurité religieuse, de vaincre *l'Adversaire* et d'arriver aux Lumières. L'analyse qu'on va lire, est une tentative critique pour relire avec lui une partie du chemin qu'il a parcouru, chemin qui est le nôtre dans ces temps de confusion générale.

Le livre d'Emmanuel Carrère *Le Royaume* a été un succès de librairie⁵ mais il ne fait pas l'unanimité quant à son style que bien des observateurs⁶ trouvent en retrait par rapport aux romans précédents. Autrement dit, sa forme serait un problème.

Quand le fond est aussi un problème

Le contenu surprend. Surprenant d'avoir un « roman historique » de 630 pages sur les débuts du christianisme. Surprenant de savoir qu'avant d'écrire ce texte, l'auteur a été un chrétien plus que fervent pendant trois années de son existence, de 1990 à 1993, « une époque où étant affreusement malheureux, j'ai essayé de devenir chrétien »⁷. Surprenant d'apprendre qu'il a participé avec un exégète à une traduction de l'évangile de Saint-Marc⁸. Surprenant de lire qu'à la veille de conclure *Le Royaume*, Carrère répond encore à une suggestion faite par une lectrice en 2012 qui lui affirme que le problème de la foi chrétienne se trouve « au fond de la bassine où vous vous serez fait laver les pieds et aurez lavé ceux de quelqu'un d'autre, si possible handicapé »⁹. Le fameux lavement des pieds des disciples par le Christ ! Rappelé à l'ordre par sa lectrice à la veille de conclure son livre *Le Royaume*, Carrère tente l'expérience, il se rend dans une des communautés fondées par Jean Vanier¹⁰, communautés qui prennent en charge des handicapés. Dans ce contexte relationnel, il devait trouver, entrevoir le « Royaume », il ne pressent qu'un théâtre, un intense kitsch religieux où il saisit le rire d'une fille trisomique qui danse et chante « Jésus est mon ami ». Une joie d'enfant ! Carrère conclut : « [...] et je suis bien forcé d'admettre que ce jour-là, un instant, j'ai entrevu ce que c'est le Royaume. »¹¹

Si nous résumons, nous pourrions dire que Carrère a essayé « Dieu » le temps d'un weekend dans une expérience relationnelle. Attitude qui nous fait un peu penser à celle de ce philosophe français Jules Lequier qui pour vérifier si Dieu existe et s'intéresse à lui, se jette à la mer et se met à nager le plus loin possible et qui finit par se noyer. Carrère ne se noie pas. C'est très tôt qu'il a appris à nager¹², mais avec *Le Royaume*, il nous met dans le même bain que lui. En somme, si au sortir de la lecture du *Royaume*, le contenu après la forme devient aussi un problème, tout indique que nous avons plongé dans un étrange méli-mélo.

⁵ Darrigrand M. (février 2015), *Le Royaume de Carrère, les raisons d'un succès*, Revue Etudes n°2015/2, p.43-53

⁶ Assouline Pierre, (23 août 2014), *L'ego peplum d'Emmanuel Carrère*, sur <http://larepubliquedeslivres.com/lego-peplum-demmanuel-carrere/23-aout-2014-Pierre-Assouline>. Consulter sur le site en date du 9 novembre 2014.

⁷ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.104.

⁸ Collectif, *La Bible*, Editions Bayard, 2001. Ce texte a été surnommé la Bible des écrivains.

⁹ Carrère Emmanuel, *Le Royaume*, p. 618.

¹⁰ Le comportement de Jean Vanier vis-à-vis de ses adeptes est aujourd'hui mis en question (Abus de pouvoir et violences sexuelles).

¹¹ Ibidem, p.629

¹² Dans la dernière page (p.398) d' *Un Roman russe*, Carrère nous dit la joie qu'il avait, jeune garçon, de montrer à sa mère qu'il savait nager. Cette scène finale est un indice de toute l'ambiguïté qui le lie à sa mère : vaincre l'élément aquatique tout en nageant vers elle; se distancer, lui dire "non" tout en lui disant qu'il l'aime. Peut-être, est-ce cet équilibre qu'il a réalisé actuellement : vivre avec Hélène qui a le même nom que sa mère. Georges Rodenbach a rencontré une problématique existentielle un peu semblable qui lui a fait écrire dans son roman *Bruges La Morte* (p.49): "En amour principalement, cette sorte de raffinement opère : charme d'une femme nouvelle arrivant qui ressemble à l'ancienne". Le lecteur se reportera à notre étude *Bruges-La-Morte ou Comment échapper au miroir?* (2006) En accès sur le site <http://www.onehope.be>

Un méli-mélo ?

Sauf que ! Le méli-mélo dont nous parlons n'est pas n'importe lequel : il s'agit de comprendre **comment 2000 ans de christianisme ont construit un Occident qui aujourd'hui ne peut se concevoir que comme une construction en rejet du dit christianisme**. Nous sommes ainsi plongés dans une sorte de situation schizophrénique à laquelle la forme du roman *Le Royaume* participe tout autant que par son contenu.

En effet, le texte du roman a une structure où le lecteur zappe en permanence entre la vie intime, voire très intime de l'auteur, homme du 21^{ème} siècle et l'« enquête » historique à propos de l'apôtre Luc, homme du premier siècle après Jésus Christ.

La forme pourrait gâcher le fond. Mais ce n'est nullement le cas: le texte impose au lecteur un suspens véritable et soutenu où tout défile, le passé lié au présent. Mais dans l'élan de la lecture, le contenu même de l'enquête semble « se défiler », se délier, voire se déliter car le partage incessant entre un passé historique et le présent de l'auteur consume notre attention. A vrai dire, il y a peu de chance que par cet essai, le lecteur « bascule du côté de la foi » ou trouve un ancrage avec une réalité quelconque. C'est presque impossible car c'est bien un état de confusion mentale, mieux d'encombrement qui ressort quand on referme le livre. C'est aussi un peu l'aveu de l'auteur: « J'ai écrit [ce livre] encombré que je suis: un intelligent, un riche, un homme d'en haut: autant de handicaps pour entrer dans le Royaume. »¹³ Bref, au terme de la lecture, nous pouvons nous découvrir tout aussi encombrés que Carrère...

Ce qui peut rester de la lecture

Il n'en demeure pas moins que pour Emmanuel Carrère, il y a dans le christianisme, quelque chose qui résiste, un indépassable, une sorte d'inversion du réel qui le fascine. Cependant l'auteur n'y croit plus. De son propre aveu, il ne voulait plus « basculer du côté de la foi »¹⁴, il travaille plutôt à comprendre ce que c'est d'être « bouddhiste » ce qui ne l'empêchera pas se retrouver dans une impasse¹⁵...

Ainsi, nous aurions tout au mieux un ouvrage qui serait un simple exercice, voire un devoir de mémoire. Une sorte de travail pédagogique. Rien de plus! Au-delà, résonne la voix du Grand Inquisiteur de Dostoïevski qui après avoir reçu un baiser du Christ, lui dit : « Va et ne reviens plus...ne reviens plus du tout...jamais, jamais! »¹⁶

Devenir croyant, chrétien? C'est trop tard! C'est trop loin! De fait, Carrère conclut son texte par un « Je ne sais pas », un peu comme le héros de Camus dans le roman *La Chute*¹⁷. Impression que Carrère clame les mêmes mots que Jean-Baptiste Clamence mais à l'adresse du Christ: « O jeune homme, jette-toi encore dans le monde pour que j'ai une seconde fois la chance d'être sauvé !« Une seconde fois, hein, quelle imprudence! Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot? Il faudrait s'exécuter. Brr...! le monde est froid! Mais rassurons-nous! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement! »¹⁸

Mais alors, s'il est trop tard, où est le problème ? *Le Royaume* serait seulement une balade dans le temps, son contenu ne ferait en rien problème. En fait, pour le lecteur que nous sommes, *Le Royaume* est une poupée russe, une matriochka. *Le Royaume* est un livre-gicogne qui reprend pour une part la problématique centrale

¹³ Carrère E., *Le Royaume*, p.630.

¹⁴ Ibidem, p.618.

¹⁵ Le lecteur se reportera à notre écho de Yoga en complément de cette étude.

¹⁶ Dostoïevski F., *Les Frères Karamazov*, Editions Le livre de poche, Tome 1, n°825, 1972, p.334.

¹⁷ Spee B., (octobre 2020), " III Camus à l'épreuve de *La Chute* ou *L'enfer existentialiste*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, Liège, 24 pages

¹⁸ Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard, coll. Folio, p.153.

du *Limonov*¹⁹. Mais *Limonov* cache à son tour un autre livre, *Un roman russe* (2007) qui lui-même fait écho à un autre *L'Adversaire* (1999).

Mais me direz-vous - c'est bien connu - : un écrivain écrit toujours le même livre²⁰. Pas sûr qu'il faille les lire tous? Alors, où s'arrêter? Lequel choisir pour faire court? Nous avons fait le choix de parier qu'il faut s'arrêter à ***La Classe de neige* (1995): c'est la dernière poupée russe, le bébé** où s'enracinerait le fondement finement masqué²¹ de la problématique qui travaille l'écrivain. Du grand Art ! Problématique qui n'est vraiment saisissable que par les différences, les déplacements qu'il y a entre ces livres. Encore faut-il pointer avec précision le problème, l'énigme générale qui tenaille l'écrivain ? Est-elle celle d'un héritage discutable ? Comment être le fils d'un père, d'un grand-père, d'une culture contradictoire ou morcelée ? Face à une telle problématique, Boris Cyrulnik avance la proposition selon laquelle « la blessure psychique provoque en effet une organisation particulière de la personnalité du parent qui va envelopper l'enfant. ça transmet une ombre qui provoque un trouble, mais qui peut aussi inviter au plaisir de l'énigme. »²² Mais avant de se présenter comme un secret de famille, Carrère formule son problème dans des termes plus généraux. Suivons l'écrivain...

Quelle est l'énigme centrale pour Carrère ?

Dans *Le Royaume* (2014), on peut lire ce passage:

« Au chapitre de *Limonov* où j'essaie de dire quelque chose sur ce fait évident que la vie est injuste et les hommes inégaux. [...] Est-ce que tout simplement la vie est comme ça ? Est-ce que ceux que cela scandalise sont tout simplement, comme le pensent Nietzsche et Limonov, des gens qui n'aiment pas la vie ? Ou est-ce qu'on peut voir les choses autrement. Je parlais de **deux façons de voir les choses autrement. La première c'est le christianisme: l'idée que dans le Royaume, qui n'est certainement pas l'au-delà mais la réalité de la réalité, le plus petit est le plus grand. La seconde est contenue dans un sutra bouddhiste [...], que j'ai cité plutôt deux fois qu'une**, et dont un nombre surprenant de lecteurs de *Limonov* ont compris qu'il était **le coeur du livre**, la phrase méritant d'être retenue et de travailler en secret, dans leurs coeurs à eux, quand les 500 pages où elle est enchâssée se seraient depuis longtemps effacées de leurs mémoires: « **L'homme qui se juge supérieur, inférieur ou égal à un autre homme ne comprend pas la réalité.** »²³

Voici dans le roman *Limonov* (2011), les pages 228 à 230, qui en sont la source la plus explicite :

« Il me semble qu'on touche là quelque chose qui est **le nerf du fascisme**. [...] que trouve-t-on ? En étant radical, une vision du monde évidemment scandaleuse: *übermenschen* et *untermenschen*, Aryens et Juifs, d'accord, mais ce n'est pas de cela que je veux parler. [...] mais de **la façon dont chacun de nous s'accommode du fait évident que la vie est injuste et les hommes inégaux**: plus

¹⁹ Ici, dans notre angle d'analyse, nous n'avons pas besoin de préciser le contenu de ce livre, pas plus que nous n'avons besoin du vrai Limonov, même quand celui-ci proclame que l'Occident va mourir, que " L'Europe est en crise profonde, en crise de conscience. L'Europe est perdue." *Le Point*, Interview de Limonov, le 17/11/2011.

Consulter sur internet le 7/12/2014 : http://www.lepoint.fr/livres/limonov-je-souhaite-a-carrere-de-mal-tourner-17-11-2011-1397729_37.php

On pourrait répondre à Limonov que la Russie est partie prenante de la crise de l'Occident. En effet, après l'ouverture de la Russie sur l'Occident faite par le tsar Pierre Le Grand, la Russie contemporaine s'apprête à trahir une troisième fois l'Occident. La première fois, ce fut par le traité de Brest-Litovsk dû à Lénine; la seconde, ce fut avec le pacte de non-agression dû à Staline; et pour la troisième fois, c'est avec le rejet de la Constitution de 1977 (article 72) par Poutine et la prise d'un contrat énergétique majeur avec la Chine. Poutine se voit comme une sorte d'Alexandre Le Grand face aux vieilles cités grecques : unificateur de l'Occident mais pas démocrate....

²⁰ Dans une interview de Lucie Geoffroy de décembre 2014, Carrère déclare : "Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'être au bout d'une espèce de cycle assez fécond qui va de *L'Adversaire* (2000) au *Royaume*."

²¹ Carrère déclare souvent qu'il a écrit ce livre en trois semaines avec une sorte de fièvre créatrice mais il ajoute: "Je l'avais en gésine depuis vraiment longtemps." in *Une façon de vivre*, Entretien avec Emmanuel Carrère par Laurent Demanze, p.21.

²² Cyrulnik B., *Parler d'amour au bord du gouffre*, Editions Odile Jacob, 2004, p.48.

²³ Carrère Emmanuel, *Le Royaume*, p.616-617.

ou moins beaux, plus ou moins doués, plus ou moins armés pour la lutte. Nietzsche, Limonov et cette instance en nous que j'appelle le fasciste disent d'une même voix: " C'est la réalité, c'est le monde tel qu'il est." Que dire d'autre ?

Ce serait quoi, le contre-pied de cette évidence ? " On sait très bien ce que c'est, répond le fasciste. Ça s'appelle le pieux mensonge, l'angélisme de gauche, le politiquement correct, et c'est plus répandu que la lucidité."

Moi, je dirais : **le christianisme**. L'idée que, dans le Royaume, qui n'est certainement pas l'au-delà mais la réalité de la réalité, **le plus petit est le plus grand. Ou bien l'idée, formulée dans un sutra bouddhiste [...] selon laquelle " L'homme qui se juge supérieur, inférieur ou égal à un autre homme ne comprend pas la réalité. " [...]**

Bien que je passe mon temps à établir de telles hiérarchies, bien que comme Limonov, **je ne puisse pas rencontrer un de mes semblables sans me demander plus ou moins consciemment si je suis au-dessus ou en-dessous de lui** et en tirer soulagement ou mortification, [...]

Je pense que cette idée (bouddhiste) [...] est le sommet de la sagesse et qu'une vie ne suffit pas à s'imprégner, à la digérer [...] **Faire ce livre, pour moi, est une façon bizarre d'y travailler.** »²⁴

A propos de ces extraits, nous faisons nôtre l'avis de Martine Boyer-Weinmann: « [...]ce que personnellement je retiens comme la plus forte leçon de son grand livre, c'est la réflexion qu'il porte sur " le nerf du fascisme " ou, de façon plus incisive encore, le "fasciste en nous" [...] »²⁵

Autrement dit, à trois ans de distance entre ces deux livres, *Limonov* et *Le Royaume*, nous avons toujours d'une part **la même interrogation chez Carrère qui est de faire face à un sentiment de supériorité - ce qui serait l'endroit de sa problématique existentielle initiale - et d'autre part, la même disposition bouddhiste pour tenter de la dépasser - ce qui serait l'envers -**. Entre l'envers et l'endroit, il y a en plus la séduction offerte pendant un temps par le christianisme, lui qui semble avoir oublié son prénom d'Emmanuel... En fait, l'idée principale qu'imposent les deux passages cités ci-dessus, renvoie à l'idée d'une supériorité et à son inverse, l'idée de supériorité étant perçue comme dangereuse. **La répétition de ces idées mérite qu'on s'y attarde et qu'on tente de leur trouver une explication, une origine, d'éventuelles traces dans son roman autobiographique, *Un Roman russe*.**

Un « roman qui ruse » ?

Que Carrère **ne puisse pas rencontrer un de mes semblables sans se demander plus ou moins consciemment s'il est au-dessus ou en-dessous de lui**, trouve un écho encore plus personnel dans *Un Roman russe*. Ainsi l'auteur nous rapporte que sa compagne du moment, Sophie pressent ce sentiment de supériorité et que ce sentiment va très vite empester, biaiser leur relation:

« Sophie se sent bâtarde, rejetée. [...] à ses yeux j'appartiens au cercle à la fois enchanté et odieux des héritiers. Tout m'a été donné, dit-elle, à la naissance : la culture, l'aisance sociale, la maîtrise des codes, grâce à quoi j'ai pu librement choisir ma voie et vivre en faisant ce qui me plaît, au rythme qui me plaît. »²⁶

Mais le pire ne résiderait pas dans une appartenance à des classes sociales différentes. Le pire s'incarnerait dans le rejet instinctif de l'écrivain à l'idée d'avoir un enfant avec Sophie, simple employée dans « une maison d'édition qui fait des manuels scolaires, enfin, parascolaires. »²⁷

Après avoir évoqué le sentiment de rejet chez Sophie et après avoir ajouté de surcroît qu'elle ne venait pas d'un milieu défavorisé, Carrère nous plonge dans le passé de son grand-père :

²⁴ Carrère Emmanuel, *Limonov*, p.228-230. C'est nous qui soulignons cette dernière phrase.

²⁵ Boyer-Weinmann Martine, *Limonov: (auto)portrait de l'artiste en mauvais garçon*, p.91 in *Revue 20-50*, revue d'étude du roman du XXème siècle, n°57, juin 2014.

²⁶ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.79.

²⁷ Ibidem, p.80.

« Dans la société française, il n'est personne. Personne. Littéralement, il n'existe pas. [...]. Il fait irrémédiablement partie de cette tourbe de gens qu'on voit dans le métro, pauvres et gris, les yeux éteints, les épaules courbées sous le poids d'une vie dont ils n'ont rien choisi, des gens qui se savent insignifiants, quantité négligeable, pauvre bétail humain attelé sous le joug... Le plus triste, c'est que malgré tout ces gens ont des enfants. C'est affreux cela. »²⁸

Cet ordre de succession dans les propos peut nous amener à penser qu'« avoir un enfant avec Sophie » le projetterait, le confondrait indirectement avec ce qui fut la situation de son grand-père disparu.

Le plus terrible réside dans la réflexion que l'écrivain poursuit toujours en écho au vécu de son grand-père:

« Pour ses enfants au moins, il faudrait qu'un homme soit fort, intelligent, respecté. Un petit garçon ou une petite fille qui prononce le mot « papa » devrait être certain que Papa est un héros, un preux et un père qui n'est pas capable d'apparaître ainsi aux yeux de ses enfants n'est pas digne d'être appelé Papa. »²⁹

La question qui surgit après une telle réflexion est la suivante: « Jusqu'où doit aller le culte de la supériorité, de la puissance pour avoir le droit d'être père? » A la limite, à lire ces lignes, on se devrait d'avoir ce sentiment de supériorité, quitte à mentir, à s'inventer un personnage pour avoir le droit d'être père. **Ce qui est engagé, c'est un terrible doute sur la légitimité d'exister modestement et simplement sur Terre.**

Le droit d'exister sur Terre et de s'y maintenir se limiterait à une classe des êtres supérieurs... Une telle restriction provoque une énorme interrogation par rapport au roman qu'est *Le Royaume* : est-il possible que: l'adhésion momentanée de Carrère à la foi chrétienne soit venue éventuellement ébranler son « complexe de supériorité », voire à tout le moins l'alléger ou le déculpabiliser ? Carrère a-t-il pu trouver dans le christianisme un élément de contestation ou un compromis avec ce sentiment de supériorité ?

Avant de discuter cette hypothèse, il nous faut revenir à l'ensemble des attitudes relationnelles et culturelles évoquées par le texte sur *Limonov*, ce texte offrant un ensemble de variations comportementales sur le thème « Comment garder un sentiment de supériorité en toutes circonstances ? ».

A/ Dans un face-à-face avec les fictions religieuses et politiques

Au-delà de ses narrations, Carrère tente en fait une clarification de type philosophique sur des enjeux relationnels. Sachant que le devenir relationnel des individus se construit et se précise dans la confrontation avec des fictions culturelles, il nous faut mettre en évidence ce que ces fictions culturelles impliquent et renforcent comme comportements relationnels. Les fictions ne sont en définitive que des narrations qui accentuent des types d'univers relationnels, ces narrations doivent être examinées de façon critique. C'est cette démarche typiquement occidentale qu'explique François Jullien dans son ouvrage *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe* quand il écrit: « Qu'on ne fournit d'explication aux choses qu'en les hissant hors de leur complication et de leur approximation au sein du concret pour les reporter sur un plan idéal où peut être déterminée dans l'absolu leur vérité. »³⁰

Un tableau pour clarifier les différents types de relations humaines

Ce que nous allons tenter pour suivre, c'est avant tout un travail de clarification, une explicitation des idées de l'auteur en mettant en tableau, en formule les types de relations humaines qui y sont évoqués et qui renvoient à des idéaux politiques ou religieux :

²⁸ Ibidem, p.105. C'est nous qui soulignons.

²⁹ Ibidem, p.106. C'est nous qui soulignons.

³⁰ Jullien F., *L'invention de l'idéal et le destin de l'Occident*, Editions Du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2009, Paris, p.129.

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE décembre 2020 Site <www.onehope.be>

Types de relation (entre 2 individus X et Y)	Expression schématique	Commentaire: X est un individu par rapport à un autre Y.
Fascisme politique	X >>> Y	Un individu est supérieur à un autre et cette supériorité est inscrite dans un groupe d'appartenance. Ce groupe humain se croit à ce point supérieur à un autre, qu'il peut estimer légitime de le réduire en esclavage ou de supprimer ces « inférieurs ». Au 20ème siècle, cette légitimation s'est faite sur fond d'un savoir pseudo-scientifique de type biologique. Rappelons que le discours religieux peut produire un même radicalisme surtout quand il insiste sur la catégorie de soumission à Dieu. Cette catégorie est facilement reproductible dans les relations humaines: Dieu > chef > [homme > femme] > à l'incroyant
Fascisme ordinaire	X > Y	C'est la loi du plus fort, du « sain » combat pour la vie. On accepte qu'il y ait des inégalités et qu'il n'y a rien à y changer. C'est ainsi. C'est de l'ordre des réalités les plus ordinaires, les plus communes
Réalité biologique Aspiration idéaliste		A ce niveau, les dispositions relationnelles seraient de l'ordre des faits : au-delà un pouvoir de la fiction entre en action, ce qui revient à dire que des idées, des rêves, des utopies construisent des groupes humains et amplifient une tendance relationnelle.
Gauchisme Communisme	X = Y X === Y	Ce qui prime dans cette fiction, c'est l'idée d'égalité. Dans le gauchisme, il y a l'affirmation d'une égalité universelle entre les êtres humains: c'est un égalité formelle, de principes au départ d'un même droit à la vie. Le communisme va plus loin: il prône une égalité matérielle entre les individus. Autrement dit, même s'il y a des plus doués et des plus travailleurs, chacun doit avoir les mêmes avantages matériels.
Christianisme	Y < X	Pour Carrère, l'affirmation selon laquelle le plus petit est le plus grand, est la plus radicale, elle est une véritable inversion de la vision la plus réaliste, celle du fascisme ordinaire. Elle est dangereuse car elle n'introduirait pas à la vraie vie.
Au-delà du champ culturel occidental, un autre monde relationnel comme possible...		
Bouddhisme	X ≠ Y	Le bouddhisme, quant à lui, récusé toutes les catégories (inférieur, supérieur, égal).

Ce tableau met en évidence une interrogation majeure sur l'essence de la réalité humaine : son point de départ est bien un comportement qui met en avant une exaltation de la vie où il s'agit de devenir supérieur. Puis à cette aune, l'écrivain mesure et évalue d'autres conceptions de l'existence.

Quelques nuances à apporter au tableau

Nous voudrions compléter ce tableau de quelques commentaires :

1/ Ce que Carrère appelle le fascisme ordinaire, est contenu dans l'affirmation très commune que « la vie est injuste et les hommes inégaux: plus ou moins beaux, plus ou moins doués, plus ou moins

armés pour la vie. »³¹ Bref, la vie dans son surgissement et dans son maintien fait apparaître des êtres différents, elle serait régie par une « loi biologique », garante d'une bonne et saine évolution darwinienne. C'est en somme la loi du plus fort qui devrait s'appliquer et donc, le fort ne devrait pas avoir d'état d'âme à exploiter ou à utiliser, voire à sacrifier le plus faible: c'est la loi de la vie.

2/ Ce qu'on appelle le fascisme politique est une amplification du fascisme ordinaire qui au-delà des différentes aptitudes entre les individus, avance l'idée, « l'idéal » qu'il y a des races supérieures et inférieures. Ces distinctions nous renvoient plus simplement à l'idéologie nazie qui a construit des pratiques d'extermination. Ces pratiques s'enracinent sur une suppression de toute dimension idéale pour les classes inférieures : « Ils sont inférieurs. » Point à ligne. Tel est le sens de ce propos d'Himmler: « *Nous autres Allemands, qui sommes les seuls à traiter correctement les animaux, nous traiterons correctement ces animaux humains. Mais ce serait un crime contre notre sang de se soucier d'eux et de leur donner un idéal, car cela servirait seulement à créer des problèmes à nos fils et à nos petits fils (...).* »³² En reconnaissant cette dimension de l'idéal comme une aspiration humaine, Himmler concède qu'il existe chez tout être humain un manque à combler ou à accepter. La réalité n'est pas parfaite en soi, elle appelle autre chose, il y a en tous les cas un espace pour rêver à autre chose.

S'opposant à ces deux points de vue qui affirment savoir ce qu'est la (R)éalité, il y a des visions qui ne disent pas ce qu'est la réalité mais elles la voudraient autre, et par conséquent elles engagent une dimension de fiction où il s'agit de travailler à quelque chose qui n'existe pas encore mais qui représente un bien, le Bien à venir. Autrement dit, ces points de vue offrent une dimension d'idéal.

3/ La première vision qui vient contredire la réalité (fasciste), est l'idée d'égalité. Nous n'allons pas reprendre, ni développer ce qui a été mis en tableau mais apporter trois précisions :

- tout d'abord, l'idée d'une égalité universelle entre les humains trouve pour une grande part son origine historique dans l'affirmation chrétienne que tous les hommes sont enfants de Dieu. Carrère rappelle à juste titre que les premiers chrétiens dans la Rome antique furent des esclaves libérés.
- ensuite, face aux masses humaines plongées dans la misère et l'exploitation, l'égalitarisme matérialiste a été le moteur des révolutions communistes pour proposer d'installer un paradis sur Terre. Mais historiquement, souvent après une phase violente de nivellement socio-économique, il est frappant de constater un reflux vers le libéralisme, catalyseur d'un développement économique plus rapide. Evoquons ici le fameux épisode de la NEP en 1922 avec ce mot de Lénine au moment de la victoire qui l'a fait maître d'une Russie communiste mais ruinée : « Nous nous sommes trompés; mieux vaut marcher provisoirement avec les béquilles du capitalisme que de ne pas marcher du tout, car ce qu'il faut craindre plus que le capitalisme, c'est la misère [...] Nous répétons souvent que le capitalisme est un mal, que le socialisme est un bien. Oui ! le capitalisme est un mal par rapport au socialisme mais c'est un bien par rapport aux conditions médiévales qui en Russie persiste toujours. »³³ Aujourd'hui en Chine, le parti communiste a choisi un avatar de la NEP ce qui donne un système hybride, un libéralisme avec une dictature politique, solution qui pourrait amener la tentation de convertir à l'avenir les tensions socio-économiques en un nationalisme agressif.

³¹ Carrère Emmanuel, *Limonov*, p.228-230.

³² Himmler (1943) Discours secret prononcé par Himmler devant un groupe de généraux et d'officiers SS à Posz (Pozan), le 4 octobre 1943, in Smith B.F., Peterson A.E. (éd.), Heinrich Himmler. Geheimreden 1933 bis 1945, Berlin, 1974, p.169.

³³ Lénine, Extrait d'un article paru dans Krasnoïa Novotni, avril 1921. Notons que la Chine contemporaine, elle, ne semble pas avoir fait du propos de Lénine une phase transitoire mais l'outil même de son développement.

- enfin, dans les sociétés bourgeoises, libérales et démocratiques, une dérive de l'égalitarisme conduit à l'idée d'une équivalence généralisée : tout est équivalent, tout se vaut, tout s'échange. Le libéralisme en vient à se confondre avec un esprit libertaire. On trouve une expression de cette dérive dans la défense de la pédophilie qu'avait avancée le parti écologiste allemand. Ce n'est qu'en 2014 que le parti a dénoncé cette prise de position.

4/ Si le christianisme a déjà joué un rôle dans l'émergence de l'idée d'égalité, il va bien au-delà de cette idée où tous les individus sont enfants de Dieu. En effet, d'après Carrère avec l'affirmation que « le plus petit est le plus grand. »³⁴, le christianisme offre le modèle parfait de l'inversion pure et simple de la réalité ordinaire. Par là, le christianisme serait le plus incroyable des mensonges, une tromperie terrible sur la réalité de l'existence qui n'est qu'un « struggle for life ». Indirectement, on retrouve la critique marxiste d'un christianisme qui ne serait qu'un véritable opium pour endormir tout peuple exploité.

A l'origine, il est indiscutable que dans les textes judéo-chrétiens, une des affirmations majeures de l'esprit biblique est celle de la puissance d'un Dieu qui est du côté des petits. Le Dieu biblique est celui qui a libéré d'Egypte un petit peuple de l'esclavage. Il est aussi le Dieu de la victoire du petit David contre le géant Goliath, etc. On peut ne voir dans ces événements que l'amplification et la célébration des victoires de quelques hommes exceptionnels et rusés dans des circonstances opportunes. En face, la Shoah n'a pas eu son Sauveur mais juste quelques Justes ce qui en fait un motif de désespérance totale ! Dans cette catastrophe indicible, il n'y a eu que des hommes entre eux.

5/ Le bouddhisme nous est présenté par Carrère comme l'ultime et la meilleure des options relationnelles. Avec le bouddhisme, nous aurions une tentative de dépassement de toutes les catégories relationnelles d'infériorité, de supériorité ou encore d'égalité. Nous aurions un positionnement possible au-delà de toute hiérarchisation et de toute inversion. Mais par cette option bouddhiste, ce qui est mis en question, c'est la dimension de toute idéalité. A ce propos, nous sommes tentés de faire écho à la conclusion de l'essai de François Jullien *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe* quand il écrit : « Car n'assumant plus le poids de cette exigence d'idéal qui l'a fait travailler, ou en soupçonnant l'illusion, et la jugeant désormais trop coûteuse par ce qu'elle oblige à abstraire et à sacrifier de l'expérience, voici que **L'Europe espère trouver sa réconciliation dans ce qu'elle prendrait volontiers pour son envers : celui d'un « Orient » compensateur qui viendrait résorber ses coûteux dualismes.** [...] Ce qui se vend aujourd'hui sous l'enseigne du « développement personnel » et envahit les librairies, réduisant à la portion congrue la philosophie, se nourrit d'un tel reflux; aussi promeut-il son marché sans alerter. Ne faisant pas l'objet d'une décision concertée, mais se créditant discrètement de ce infléchissement : " vivre zen ", comme formule marketing, dit précisément le contraire de l'Idéal. »³⁵

Mais il y a plus qu'un opportunisme événementiel dans l'histoire du texte évangélique et cela, Carrère ne le voit pas, il loupe la dimension de l'Idéal présente dans le Christianisme en ayant une formule caricaturale. Mais avant de revenir sur cette occultation, nous voudrions à ce stade de notre parcours, émettre deux critiques importantes par rapport à la vision bouddhiste que privilégie Carrère.

³⁴ Carrère Emmanuel, *Limonov*, p.228.

³⁵ Jullien F., *L'invention de l'idéal et le destin de l'Occident*, Editions Du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2009, Paris, p.290.

Deux critiques essentielles par rapport à l'orientation bouddhiste de Carrère

Les deux critiques qu'on va lire, sont à ce stade deux observations qui relativisent le point de vue bouddhiste. Ces deux observations ne nous placent pas en-dehors de la vie dans un ciel religieux ou dans une hétéronomie extraterrestre: c'est ce que nous allons tenter de montrer.

Première critique	L'humain n'est pas au-delà des catégories de supérieur, d'inférieur ou d'égal: elles font partie de son vécu. N'évoquons que le mouvement de sa croissance et de son vieillissement: l'être humain est successivement petit, se retrouve avec des pairs et connaît des situations de supériorité pour se retrouver petit à petit en vieillissant avec des faiblesses qui le ramènent parfois à «l'enfance»...De même dans son quotidien, l'individu sur le temps d'une journée peut se retrouver inférieur, supérieur ou égal. Autrement dit, <u>s'il y a faute, ce n'est pas dans le vécu de ces catégories mais dans le fait de vouloir s'enfermer dans une catégorie, un rôle, une position comme rester petit par peur de grandir ou confisquer le pouvoir en refusant les termes d'un mandat.</u>
Deuxième critique plus fondamentale	Le texte évangélique n'affirme pas que le plus grand (dans le Royaume des Cieux) c'est le plus petit, l'enfant. <u>Ce propos est caricatural</u> , c'est juste une provocation verbale qui annonce une parole plus nuancée à savoir que <u>le plus grand aux yeux du Christ, c'est le plus grand qui accueille, prend en charge et fait grandir un plus petit que lui ou un égaré.</u> « Cette proposition place le christianisme au coeur d'une logique de vie: il s'agit pour un individu de développer ses potentialités et de ne pas en abuser pour les mettre au service des plus petits. C'est une logique parentale qui est mise en avant ou dans un de ces prolongements, une logique de service. Rappelons-nous la proposition évangélique du maître qui doit se faire serviteur: elle ne nie pas la position de la maîtrise recherchée et acquise mais elle en appelle à une autolimitation personnelle face au pouvoir acquis au profit d'une exigence de service. En somme, pour être dans cette logique de vie, il n'est pas nécessaire de devenir ou d'être le plus brillant, le plus impitoyable pour ses semblables. Devenir le plus brillant ne peut être le but final d'une éducation, sinon à défaut de réussir, il restera à l'individu à le paraître, à mentir, à s'inventer des histoires, à devenir double comme l'a fait Jean-Claude Romand. C'est la posture de l'Adversaire, du Diable.

Préalable méthodologique pour une lecture systémique du texte de Carrère

Pour valider la deuxième critique formulée ci-dessus, une relecture du texte évangélique s'impose. Carrère a-t-il bien lu le texte, lui qui - rappelons le - à participer une traduction de l'Evangile ? **A-t-on avec la proposition « Le plus petit est le plus grand. » à faire à une citation tronquée, décontextualisée, voire à une caricature du point de vue évangélique?** Nous estimons que c'est le cas et nous nous proposons de le démontrer mais avant, nous voudrions préciser notre méthode de lecture. En fait, nous mettrons en

application ce que nous avons appelé par ailleurs une lecture systémique³⁶: cette lecture croise de multiples grilles d'analyse, y compris une approche intertextuelle.

Rappelons en quelques mots notre procédure. Au départ, nous partons d'un problème repéré, d'une énigme à résoudre. Une fois, le problème explicité, ici la confrontation répétée dans les textes du *Royaume* et de *Limonov* entre un propos évangélique et un sutra bouddhiste, nous place dans un contexte d'intertextualité. Pour en prendre la mesure, il nous semble indispensable d'engager une lecture interne du texte évangélique.. Une fois que la preuve aura été faite que la citation évangélique est caricaturale, voire tronquée, nous pourrons repartir sur une lecture interne cette fois de l'oeuvre de Carrère. Nous poursuivrons dans les autres livres de Carrère, les endroits où la proposition « Le plus petit est le plus grand. » est discutée. Notre lecture de Carrère nous a amené à privilégier la lecture interne de son « petit » roman *La Classe de neige*. Ce roman permet de trouver un autre point commun avec le texte dont est issue notre citation évangélique, ce point commun est le meurtre d'enfants. Ce type d'événement s'impose comme une réalité méta-discursive qui ne peut empêcher une prise de position vitale et donc un jugement de valeur parce que la vie y bascule.

Or sur ce point crucial, nous observerons que Carrère et son écriture récusent l'obligation de porter un jugement. C'est ce qu'indique Laurent Demanze : « L'écrivain propose à son lecteur une éthique de la complexité qui empêche tout verdict hâtif : l'écriture biographique est bien davantage une pratique du délai, qui remet à plus tard les conclusions, en appelant à une suspension du jugement : « je suspends pour ma part mon jugement » (L, 4^e de couverture). [...] Sans illusions, ni compassion, c'est-à-dire sans croire à une supériorité qui permet de juger »³⁷. En fait, on devrait plutôt parler de la recherche d'une supériorité qui permet de ne pas juger...

Plus concrètement, la limite de cette écriture qui impliquerait une suspension du jugement, se confirme déjà dans *Limonov* quand Carrère avance que: « [...] tout notre système de pensée repose sur une hiérarchie des mérites selon laquelle, disons, le Mahatma Gandhi est une figure humaine plus haute que le tueur pédophile Marc Dutroux. Je prends à dessein un exemple peu contestable, [...]. »³⁸ Qui en douterait ? Lui ? Du coup, le choix « bouddhiste » de Carrère de ne pas juger amène une énorme ambiguïté car à vouloir dépasser les catégories de supérieur, inférieur et égal, Carrère se retrouve à formuler des rapprochements qui tentent à rendre équivalents des comportements opposés et extrêmes. Equivalences inquiétantes !

L'impératif d'un retour au texte évangélique comme retour à l'idéal ou à la réalité ?

Pour une analyse des textes, un retour au texte évangélique n'est pas un risque si on prend ce texte comme un autre et qu'on cherche d'abord à mettre évidence sa cohérence pour ensuite observer sa transmission fidèle ou déformée. Nous voulons ainsi mettre en évidence les limites d'un certain type d'écriture (auto)biographique par une confrontation entre un vécu, un ressenti et une fiction religieuse d'il y a plus de deux mille ans. Cette confrontation de textes n'exclut pas le recours à une science humaine comme la psychologie, chose que nous ferons un plus loin. Nous y joindrons, aussi bien par rapport au texte autobiographique, au roman qu'au texte religieux, une position méta-discursive car, de notre point de vue, une position méta-discursive conduit à se confronter à des situations humaines, à des faits qui emportent notre attention, ce qui amène un autre rapport critique. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit des meurtres d'enfants qui passent très spontanément parmi les crimes les plus horribles.

Voyons maintenant comment face à ce cas extrême « se débrouille » le texte évangélique car c'est ce cas extrême des meurtres d'enfants qui est convoqué indirectement dans *Le Royaume* avec sa référence « Le plus grand, c'est le plus petit. »

³⁶ A propos de questions de méthode, le lecteur se reporter à notre étude : Spee B. , (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site www.onehope.be.

³⁷ Demanze Laurent, *Les vies romanesques d'Emmanuel Carrère*, p.11-12 in *Revue 20-50*, revue d'étude du roman du XX^e siècle, n°57, juin 2014.

³⁸ Carrère Emmanuel, *Limonov*, p.229. C'est nous qui soulignons.

Nous avons fait le choix d'un texte de Matthieu (18,1-14) qui nous a paru le plus explicite sur la question de l'enfance maltraitée. Comment le texte évangélique évaluerait-il un prédateur comme Marc Dutroux? Le texte évangélique ne peut pas ne pas porter un jugement sur un tel comportement.

Analysons le texte de l'évangile de Matthieu au chapitre 18 des versets 1 à 14.
Chaque verset sera suivi d'un commentaire:

1 A cette heure-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent: «Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux?»

Il n'y a pas de préoccupations plus humaines que celle d'être le plus beau, le plus fort, etc.
Le royaume étant une des seules catégories politiques de l'époque, on entend bien qu'avec ce mot « royaume », le Christ ne pense pas une société où le principe hiérarchique serait aboli, suspendu. La vue utopique n'est pas là, le Christ précisera qu'elle doit être dans l'exercice même de tout pouvoir, dans une autocontestation.

2 Appelant un enfant, il le plaça au milieu d'eux 3 et dit: « En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.

Propos provocant: le plus petit, c'est le plus grand.
Impossibilité physique d'en être, de redevenir petit!

4 Celui -là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume des Cieux.

Provocation psychologique! Impossibilité de redevenir crédule et naïf alors qu'on a été éduqué, élevé à être autonome et critique!

5 Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même.»

Voilà le propos véritable : **Le plus grand est celui qui accueille, prend en charge un petit.**

6 Mais quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule et qu'on le précipite dans l'abîme de la mer.

La violence dans ce verset est la confirmation du propos précédent: il n'y a pas de plus grand crime que de voir un adulte abusé de son pouvoir sur un enfant. Il vaudrait mieux qu'il soit mort !

7 Malheureux le monde à cause de tant de chutes ! Certes, il est nécessaire qu'il y en ait mais malheureux l'homme par qui la chute arrive !

Le monde est ambivalent, instable et parfois chaotique mais il comporte de la liberté malgré les mécanismes de la nature. Aussi le monde n'a pas à être accablé, il n'est pas responsable de tout, la responsabilité de l'individu est engagée : il peut faire basculer le monde dans un sens ou dans l'autre.

8 Si ta main ou ton pied entraînent ta chute, coupe-les et jette-les loin de toi; mieux vaut entrer pour toi dans la vie manchot ou estropié que d'être jeté avec tes deux mains ou tes deux pieds dans le feu éternel!

Proposition d'automutilation ! Il n'y a pas ici d'appel à une force extérieure comme une justice d'état mais un appel à une prise de conscience de l'individu. L'automutilation serait la preuve d'une prise de conscience chez le psychopathe³⁹ ou le criminel, en même temps qu'elle signifierait son retour dans l'Humanité. Quant aux expressions « le feu éternel » ou « la géhenne de feu », elles sont une théâtralisation pour marquer une fois encore la gravité du mal.

³⁹ On peut imaginer un instant ce que provoquerait une telle prise de conscience chez un psychopathe comme Dutroux : il se tuerait très vite ou offrirait sa vie dans une situation dangereuse pour en sauver dix...S'il n'a aucun remords, si la résistance est forte à ce point, une hypothèse est que le psychopathe en étant enfant a peut-être été lui-même une victime et que comme victime, il s'est identifié dans son devenir avec un agresseur qui n'a pas pu être sanctionné, voire désigné comme tel, - justice n'a pas été rendue pour remettre les choses en ordre - donc il est pétrifié, il ne bougera pas...

⁹ *Et si ton oeil entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi; mieux vaut pour toi entrer borgne dans la vie que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne du feu!*«

Répétition du propos antérieur: il y a des comportements qui sèment autour d'eux la désolation, la mort. La géhenne était la colline où brûlait un dépôt d'ordures de la ville de Jérusalem, image de ce que peut être un enfer.

Mais attention! De notre point de vue, il n'est pas question ici d'un arrière-monde, d'un au-delà compensatoire pour des frustrations ou des persécutions dues au monde actuel, mais juste d'une théâtralisation de ce que peut produire un pervers pour son entourage. D'ailleurs une autre théâtralisation arrive avec le verset suivant: elle évoque des « anges » devant un père, figures imagées pour désigner des intentions comme les plus fondamentales...

¹⁰ *Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, aux cieux leurs anges se tiennent sans cesse en présence de mon Père qui est aux cieux.*

Et le verset qui enchaine, confirme une fois encore la théâtralisation par une parabole.

¹² *Quel est votre avis ? Si un homme a cent brebis et que l'une d'entre elles vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres dans la montagne pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée?*

Contrairement aux apparences, nous n'avons pas changé de registre car un égaré est comme un enfant. En effet, cet égaré peut être un adulte qui demande son chemin et qui doit faire confiance et s'en remettre à la réponse qu'on lui fait.

¹³ *Et s'il parvient à la retrouver, en vérité, je vous le déclare, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarés.* ¹⁴ *Ainsi votre Père qui est aux cieux veut qu'aucun de ces petits ne se perde.*

Avec le verset 13 en particulier, il est dit que la plus grande satisfaction, autrement dit à la limite, la joie, une forme de béatitude, est expérimentable, accessible ici et maintenant, et pas dans un arrière-monde. En somme, le texte évangélique nous apporte la preuve de son inscription dans la réalité la plus commune. De fait, si on ne s'arrête qu'à la provocation introductive du chapitre 18 avec son verset 4 où « Le plus grand est le plus petit », on se retrouve avec une affirmation caricaturale. Cette caricature peut être perçue comme une pure inversion de l'affirmation (fasciste) de la loi du plus fort. Cette inversion conduit très vite à l'hypothèse d'un autre monde, d'un au-delà compensatoire. Or c'est cette affirmation biaisée et très répandue historiquement qu'Emmanuel Carrère met en avant dans son comparatif des attitudes humaines. C'est dommage: il nous maintenant comprendre pourquoi Carrère ne voit pas la partialité, le parti pris de cette affirmation biaisée.

B/ L'enracinement du pouvoir de la fiction dans une vie

Le glissement interprétatif de Carrère face à l'idéal évangélique

Pourquoi Carrère ne voit-il pas l'importance de ce glissement interprétatif ? Cette question devient majeure si le lecteur a lu le roman *La Classe de neige* (1995), un vrai petit chef-d'œuvre narratif. L'auteur lui-même le dit: « Je l'ai écrit très vite, de façon quasi automatique, et j'ai su aussitôt que c'était de très loin ce que j'avais fait de meilleur. »⁴⁰ L'objet central du roman est le meurtre d'un enfant commis par un « Dutroux » (Nous, revoilà, plongés au cœur du texte évangélique comme par hasard).

Au départ, nous avons un petit garçon qui arrive en retard et sans valise pour une semaine de classe de neige. Qui va lui prêter un pyjama ? L'élève le plus grand de la classe, Hodkann qui a aussi « une grande autorité qu'il exerce de façon capricieuse. »⁴¹. Cependant, la maîtresse « trouvait très bien que le plus grand de la

⁴⁰ Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L., p.36

⁴¹ Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.18.

classe protège ainsi le plus petit, ce Nicolas craintif et trop couvé qui lui faisait un peu pitié. »⁴² Nous voici d'emblée face à un rapport de force inquiétant qui n'est pas le rapport évangélique du maître qui se fait serviteur sauf que très vite, comme pour se défendre, le petit Nicolas va se plaire à imaginer, à rêver que « sous cette puissance tyrannique qu'il déployait il y avait aussi un chagrin, une fragilité qu'Hodkann lui confesserait. »⁴³ Fantasque, Nicolas rêve qu'Hodkann est « aussi un petit garçon perdu. »⁴⁴ et qu'il en vient à poser « sa tête si fière sur les genoux de Nicolas et Nicolas caressait ses cheveux. »⁴⁵ Bref, en quelques pages, le roman nous présente un retournement, une inversion voulue des rapports de force, inversion qui va se construire sur la capacité du petit Nicolas d'inventer des histoires. Par le biais de ses fabulations, le petit va prendre le contrôle du plus grand. Comme c'est habilement fait, le plus grand va s'imaginer être à la manœuvre alors qu'il n'en est rien :

« Hodkann jura. Nicolas jouissait de l'emprise que son récit prenait sur lui. [...] D'un autre côté, il se demandait avec inquiétude où l'entraînait la folle surenchère de cette nuit, cette cascade d'inventions sur lesquelles il ne pouvait plus revenir. Si Hodkann parlait, ce serait une catastrophe épouvantable.

« J'ai eu tort de te dire ça, murmura-t-il. Parce que maintenant tu es en danger aussi. Tu es une cible pour eux. »

Hodkann sourit, avec ce mélange d'ironie et de bravoure qui le rendait irrésistible, et dit : « On est dans le même bateau. »

A cet instant, les rôles furent rétablis : il était à nouveau le grand à qui le petit avait bien fait de confier ses dangereux secrets et qui prenait les choses en main, le protégerait. »⁴⁶

Le premier objectif des fictions que s'invente le petit Nicolas, était de lui garantir la protection d'Hodkann, jeune leader du groupe scolaire de *La Classe de neige*. La deuxième conséquence des fabulations de Nicolas est de conduire à l'arrestation de son propre père qui est fortement soupçonné d'être le meurtrier d'un enfant. Le terrible dans ce roman réside dans le fait que c'est l'attention portée par Hodkann aux histoires de Nicolas qui conduisent à l'arrestation du père de Nicolas or Hodkann a perdu son père. C'est ce grand gamin orphelin qui devient l'instrument d'une sourde « vengeance » de Nicolas contre son propre père, un homme brutal et pernicieux malgré des discours surprotecteurs.

Toute proportion gardée, c'est comme si un des fils de Marc Dutroux par le biais d'histoires d'enfant en était venu à dénoncer son propre père pour avoir la confiance du fort à bras d'un petit groupe d'écoliers lors d'un camp de vacances.

Bref, dans ce roman, nous repérons un grand qui est une menace pour un petit. Puis nous découvrons que le « petit », Nicolas en racontant des histoires, en arrive à damer le pion et à s'imposer à un plus grand que lui. Le grand a tout lieu de croire qu'il a un rôle de protecteur à jouer. Ainsi Nicolas tout en manipulant plus grand que lui, arrive aussi à se débarrasser d'un père brutal, négligent, oublieux, trop souvent absent, et de surcroît, meurtrier.

De l'affabulation enfantine à l'art romanesque

La Classe de neige est en définitive l'histoire d'un petit qui par l'invention d'une fiction, fait en sorte qu'un grand le protège. Ce comportement est une sorte « de fiction chrétienne » à rebours car elle n'est pas le fait d'un adulte qui met sa puissance au service de plus petits que lui, mais d'un petit qui capte la puissance tyrannique d'un grand par des mensonges, des histoires qu'il s'invente au gré de ses peurs. Il y a fort à parier que ce petit quand il grandira, continuera à réarranger des faits mêlés de mensonges, à raconter des histoires,

⁴²Ibidem, p.26.

⁴³ Ibidem, p.39.

⁴⁴ Ibidem, p.39.

⁴⁵ Ibidem, p.39.

⁴⁶ Ibidem, p.102 C'est nous qui soulignons.

bref à embobiner son entourage sans voir que devenir grand consiste vraiment à s'occuper de petits... Peut-être deviendra-t-il romancier ou faussaire ? Quand on n'a pas de papa ou qu'il est pervers et absent, pour vous protéger, on s'invente des histoires qui font peur aux autres et qui les transforment en papa provisoire. C'est une forme primitive de tintinisme⁴⁷ ...

Dans le roman *La Classe de neige*, nous trouvons par ailleurs un écho de la réaction qui se produit quand le « protecteur » Hodkann, devenu plus tard SDF à Paris, est confronté à son petit protégé qui a brillamment réussi lui...avec ses histoires. En fait, cette réussite - le « protecteur » ne l'a jamais espérée - il ne souhaitait probablement pour lui-même que le rôle d'un dominateur, voire d'un « abuseur »⁴⁸ ... Aussi quand Hodkann SDF rencontre Nicolas devenu un jeune parisien BSBG, il ne peut qu'être furieux : il essaie de le tuer... Nous avons ici la preuve que ce n'était pas un logique chrétienne (où un grand veut faire grandir un petit) qui était mise en route par ce « jeu fictionnel » mais un rapport de domination... Par conséquent, nous pouvons avancer l'hypothèse qu'il sera difficile pour l'auteur Emmanuel Carrère de saisir la logique chrétienne du « plus grand qui accueille un plus petit » pour « l'élever » **tant il a bien décrit ce processus fictionnel de l'enfant qui se raconte des histoires pour trouver des protecteurs, ce jeu offrant une fausse ressemblance avec la logique chrétienne...**

« Petit diable qui s'invente des histoires pour manipuler des grands protecteurs » **contre** « Grand qui s'autolimité partiellement mais qui met ses compétences pour assurer la " domination " d'un plus petit.»

La démarche du « Petit diable » s'apparente au travail du romancier⁴⁹. En effet, l'invention de fictions, d'histoires par l'enfant inaugurerait dans une certaine mesure le travail du romancier : le romancier est celui qui raconte des histoires, qui recrée des mondes à partir de événements finement analysés et ce, pour amortir le choc trop violent de la réalité. En somme, c'est une extrême sensibilité qui rend le candidat romancier à la fois plus réceptif, plus empathique que les adultes ordinaires en butte au quotidien, et quand le succès est au rendez-vous auprès des lecteurs, le candidat romancier devient un romancier plus fort et assuré de son existence. Avec le temps, le grand romancier sera celui qui met le doigt par ses fictions sur une structure psychologique effective de l'être humain et qui la fait vivre⁵⁰: on peut dire que Carrère y arrive avec *La Classe de neige*.

Ainsi les fictions, ces romans qui renvoient à des mondes qui n'existent pas, peuvent provoquer un emballement collectif. Cet emballement collectif crée et renvoie parfois à d'autres mondes où il apparaît trop évident que leur but est de se venger des frustrations encourues dans le monde actuel, au lieu d'être des anticipations de ce qui permet l'émergence de plus de vie et d'une meilleure compréhension de l'humain.

Bref, il n'est pas toujours facile de prendre la mesure du bien-fondé d'une fiction : est-elle bonne ou mauvaise ? Promeut-elle la vie ou l'anesthésie-t-elle ? Cette ambiguïté est bien développée par Nancy Huston dans son livre *L'espèce fabulatrice*. « Il n'est ni possible d'éliminer les fictions de la vie humaine. Elles nous sont vitales, consubstantielles. Elles créent notre réalité et nous aident à la supporter. Elles sont

⁴⁷ Ici en fait, nous avons une forme plus régressive car la figure de père n'est jamais investie positivement, elle ne peut pas l'être, nous restons au niveau du moi ou du semblable. Ce profil psychologique se rapproche de ce que nous avons appelé **le tintinisme**. Le tintinisme est "une démarche pré-oedipienne, démarche propre au jeune adolescent, qui face à une autorité paternelle faible, défaillante, prend sur lui de la restaurer, de lui faire rendre justice, parce qu'il y va de sa propre reconstruction et d'une foi minimale en un monde sensé ou, à tout le moins, "rénchanté"." in Spee B., *Tintin ou la nostalgie d'un amour perdu*, La Revue Nouvelle N°10/octobre 2004, Bruxelles, p.71. Nous avons envoyé notre texte à Emmanuel Carrère en janvier 2019.

⁴⁸ "Debout, pressé contre la poitrine d'Hodkann qui continuait à lui caresser les cheveux et répétait doucement son prénom, il sentait la chaleur de ce corps immense, blanc et moelleux, moelleux comme un énorme oreiller d'où seule saillait cette chose dure et sans nom qui se pressait contre son ventre." in Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.124

⁴⁹ N'est-ce pas un peu cette disposition à l'affabulation qui s'indique dans ce souvenir d'enfance raconté dans *Le Royaume* en page 116 : " Le premier dont je me souviens est un camarade de Lycée: un garçon nouveau, trop grand, pas vraiment retardé mais bizarre, dont tout le monde se moquait, moi avec plus de raffinement que les autres. J'ai écrit à son sujet des petits textes assortis de caricatures, que je faisais circuler. Il l'a su. Il a quitté le lycée au bout d'un trimestre, j'ai entendu dire qu'on l'avait envoyé dans une maison de repos. Le don que j'avais d'écrire est à l'origine de la première mauvaise action dont j'ai le souvenir [...]."

⁵⁰ On peut lire une lecture purement psychanalytique du roman *La Classe de neige* avec le texte de Anne-Marie Combres. Si le lecteur confronte cette lecture avec la nôtre, il comprendra que la catégorisation psychanalytique ne permet pas de bien comprendre la dynamique qui fait qu'un individu se doit encore de vivre et de se débrouiller alors qu'il est enfermé dans une catégorisation psychologique.

unificatrices, rassurantes, indispensables. On a vu qu'elles servaient au meilleur comme au pire. [...] Tout ce que l'on peut faire, c'est essayer d'en choisir des riches et belles, des complexes et des nuancées, par opposition aux simples et brutales. »⁵¹

De *L'Adversaire* comme un prolongement à *La Classe des neiges* ...

Bien des œuvres de Carrère confirment une fascination pour le mensonge. L'apothéose est atteint avec son livre *L'Adversaire* où le héros Jean-Claude Romand est un authentique criminel : il a tué en 1993 toute sa famille et ses parents à la veille d'être dévoilé comme un mythomane. Emmanuel Carrère sollicite la collaboration de l'auteur de cet infanticide et parricide pour comprendre... En 1995 Carrère reçoit enfin une réponse favorable avec le commentaire suivant : « Je viens de lire votre dernier livre, *La Classe de neige*, et je l'ai beaucoup apprécié. »⁵² Puis dans une lettre du 10/09/1995, Jean-Claude Romand affirme une filiation secrète entre sa vie et le roman *La Classe de neige* : c'est « le récit exact de son enfance. », dit-il. Le petit Jean-Claude Romand aurait été une sorte de double monstrueux de cet enfant que l'écrivain a mis en scène dans *La Classe de neige* : un mythomane précoce, un fabulateur hors du commun et de surcroît victime...⁵³ Eloge diabolique de Jean-Claude Romand pour promouvoir la rédaction de *L'Adversaire* ou prémonition intellectuelle exceptionnelle de Carrère ? Rappelons que *L'Adversaire* dans les textes religieux représente le Diable.⁵⁴

Quoiqu'il en soit, cette prétendue filiation ou cette prémonition littéraire amène Carrère à la rédaction du roman *L'Adversaire*. Et voici donc Romand avec son « Roman »...sans qu'intervienne ou ne se manifeste chez le meurtrier le moindre signe d'une prise de conscience de l'horreur de ses crimes. La preuve majeure est ce propos de Jean-Claude Romand, propos bien repéré par Gonzalez Fernandez⁵⁵ : « Il me semble que cette impossibilité de dire " je " pour vous-même à mon propos est liée en partie à ma propre difficulté à dire " je " pour moi-même. Même si je réussis à franchir cette étape, ce sera trop tard, et il est cruel de penser que si j'avais eu accès à ce " je " et par conséquent au " tu " et au " nous " en temps voulu, j'aurais pu leur dire tout ce que j'avais à leur dire sans que la violence rende la poursuite du dialogue impossible. »⁵⁶ Ultime dérobade ! Bref, on restera à jamais éloigné du principe de l'éthique freudienne : « Là où est le ça, doit advenir le je. »

Quelle humanité possible sans prise de conscience d'un crime ?

Pour suivre, ce qui nous intéresse en particulier et ce, en lien avec *Le Royaume*, est la relation qui va se construire entre le meurtrier Jean-Claude Romand et la religion chrétienne: y a-t-il une réelle prise de conscience de ses crimes ? Cette éventuelle prise de conscience ne devra-t-elle pas le conduire au suicide ou à « une automutilation » comme le préconise le texte évangélique de Matthieu ?

Carrère nous rapporte qu'après avoir tué femme, enfants et parents, Jean-Claude Romand a tenté de se suicider le jour même du meurtre dans l'incendie de sa maison mais il a échoué. Sa survie à l'incendie va lui apparaître comme un signe : il doit continuer à vivre. L'interprétation de ce fait hasardeux comme signe « divin » atteste de l'absence totale d'une réelle prise de conscience de ses crimes. Par ailleurs, Romand racontera avoir voulu mettre fin à ses jours une deuxième fois : « mais il avait un peu traîné le matin du jour fatidique, le temps d'apprendre à la radio que Pierre Bérégovoy⁵⁷ venait de se suicider aussi. Troublé de

⁵¹ Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris, p.191.

⁵² Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, p.37

⁵³ Ibidem, p.55.

⁵⁴ Ajoutons que le Diable - de notre point de vue - n'est pas un être divin qui existe: c'est une théâtralisation de ce qu'on appelle un débat, une division intérieure comme on en trouve une dans le récit évangélique des Tentations, pierre angulaire de *La légende du Grand Inquisiteur* de Dostoïevski.

⁵⁵ Gonzalez Fernandez F., (2004) *L'Adversaire ou le récit de l'indécidable*, p.539.

⁵⁶ Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, p.207-208.

⁵⁷ Son suicide est intervenu en 1993.

s'être laissé couper l'herbe sous le pied, devinant un signe qui demandait à être interprété, il avait repoussé l'accomplissement de son projet puis, après un entretien avec l'aumônier – entretien selon lui décisif, même s'il y avait peu de chances qu'un prêtre l'encourage à se pendre -, pris la résolution solennelle d'y renoncer. »⁵⁸ En 1995, dans sa correspondance avec Carrère, on peut encore lire ce propos à la veille de son jugement: « De nombreux " signes " sont venus depuis trois ans renforcés ma conviction. »⁵⁹ Bref, « le monstre » s'est assez vite mis à vivre de son infanticide et de son parricide en s'engageant dans une perspective religieuse, celle du « grand criminel sur le chemin de la rédemption mystique »⁶⁰. Manifestement, Jean-Claude Romand n'a jamais entendu le discours évangélique que nous avons mis en évidence : le texte évangélique est sans appel, il est plus dur que la justice des hommes⁶¹ à condition que l'individu perçoive bien la nature de son crime. Or d'après les psychiatres, cette prise de conscience est impossible pour Jean-Claude Romand : « On peut seulement souhaiter qu'il accède, même au prix d'une dépression mélancolique dont le risque est sérieux, à des défenses moins systématiques, à davantage d'ambivalence et d'authenticité. »⁶²

Si plus que probablement, il n'y a pas prise de conscience possible chez Jean-Claude Romand, il est cependant intéressant d'examiner comment ce dernier « entre en religion » ou quels sont les « glissements » de lecture du texte religieux qui ont pu oblitérer toute prise de conscience. Sans entrer dans le détail, la lecture de *L'Adversaire* nous fait croiser deux arguments, celui que Dieu seul est maître de la vie, et celui du « commandement » selon lequel il est interdit de juger. Le croisement des deux arguments interdit à la limite à l'individu de se juger, et donc toute prise de conscience. Cet argumentaire nous place bien en retrait par rapport à la gravité du texte évangélique.

Rappelons de surcroît comment après avoir félicité l'écrivain pour son petit bijou qu'est *La Classe de neige*, le meurtrier l'attire sur le terrain religieux : il lui demande s'il est aussi un croyant et surtout s'il est à la hauteur de son prénom Emmanuel « *Dieu avec nous* » (comme si le nom ou le prénom commandait la réalité). Romand veut vraiment être un roman sur sa personne...

Il y aura un autre livre où Carrère va se débattre à nouveau avec *L'Adversaire* (1999), cette force qui le divise intimement. Cet adversaire sera le passé maternel, un passé maternel qui l'a fait un peu « enfant-roi »⁶³. C'est dans *Un Roman russe* (2007) que l'écrivain va affronter et transgresser un silence maternel en même temps qu'il va rompre avec sa compagne de l'époque. « Je lui ai offert la bague de Jean-Claude Romand. [...] Comment dire plus clairement qu'en lui offrant cette bague : je te demande de me croire, mais ne me crois pas, je te mens ? »⁶⁴.

Cependant, c'est avec *Un Roman russe* que s'indique le mieux l'ultime matriochka, la poupée russe la plus fondamentale, le bébé de tous les romans de Carrère, ce bébé qui est *La Classe des neiges*.

***La Classe de neige* plutôt qu'*Un Roman russe* comme le meilleur lieu-dit des secrets de famille ?**

Selon les dires de l'auteur lui-même, *La Classe de neige* (Prix Fémina 1995) est son meilleur roman : il nous conte une « vraie « histoire où on a tout lieu de croire – et lui aussi - qu'il ne parle pas de lui. C'est l'unité du récit qui fait sa force, sa beauté ; il est centré autour d'un esprit d'enfance (un peu démoniaque), un esprit d'enfance qui surgit de temps à autre dans un livre comme *Limonov* avec ses quelques mentions aux *Aventures de Tintin*⁶⁵.

⁵⁸ Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, p.185. C'est nous qui soulignons.

⁵⁹ Ibidem, p.41

⁶⁰ Ibidem, p.186

⁶¹ Rappelons ici que Jean-Claude Romand a été condamné à 22 ans de prison, et qu'il sera libérable en 2015.

⁶² Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, p.187.

⁶³ Spee B. (Août 2012), *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension* (19 pages) En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

⁶⁴ Carrère E., *Un Roman russe*, P.O.L. éditeur, Paris, 2007, p.389.

⁶⁵ Carrère Emmanuel, *Limonov*, Deux citations : p.299 « Au début, quand il s'agissait seulement des Serbes et des Croates, c'était pour moi comme les Syldaves et les Bordures dans *Tintin*. » ; p.393 « Ces alternances de gouffres dépressifs et d'euphorie éthylique sont un terrain propice, comme on le voit chez le capitaine Haddock, aux bouffées belliqueuses. »

Le succès du roman *La Classe de neige* est à mettre en relation avec une force étrange qui anime toute la narration. Il y a quelque chose de terrible qui se dit et qui résiste à la première lecture qu'on peut en faire. On pourrait même estimer que ce que Carrère écrit par la suite, est une tentative romanesque, une recherche psychologique, voire psychanalytique pour comprendre comment il a produit ce vrai petit roman.

Cette tentative apparaît clairement avec *Un Roman russe*. Nous apprenons d'emblée qu'au départ, il y a un secret de famille qu'il est interdit de dire. La réserve, voire l'interdit est due à la mère de l'écrivain, Hélène Carrère d'Encausse, devenue une brillante universitaire et le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Et son fils de nous dire que « cette intégration exceptionnelle à une société où son père a vécu et disparu en paria s'est construite sur le silence et, sinon le mensonge, le déni. »⁶⁶

Après de multiples détours, Carrère conclura son enquête autobiographique, son *Roman russe* par une lettre à sa mère où tout devient explicite : « Ton père a souffert, comme un damné qu'il était, et le silence sur cette souffrance, plus encore que sa disparition, a fait de lui un fantôme qui hante nos vies à tous. Ton frère Nicolas, souffre. Mon père, ton mari, souffre. Je souffre, moi, mes sœurs aussi [...] Tu ne nous as pas niés, non, tu nous as aimés, [...] mais tu nous as dénié le droit de souffrir [...]. » Et Carrère de poursuivre en estimant que son rôle était d'en parler : « Tu étais fière que je devienne écrivain. Il n'y a rien de mieux à tes yeux. [...] Tu n'as pas aimé la sorte d'écrivain que je suis devenu, la sorte de livres que j'ai écrits. [...] Je n'ai pas eu le choix. J'ai reçu en héritage l'horreur, la folie, et l'interdiction de les dire. Mais je les ai dites. C'est une victoire. »⁶⁷

Nous voici devant ce que la psychologie appelle un secret de famille transgénérationnel ! Secret de famille dont l'importance s'est amplifiée par l'occultation voulue par une mère toute-puissante car cette occultation lui semblait être - à raison - une condition pour réussir dans la société française d'après-guerre.

Encore et toujours la seconde Guerre Mondiale !

Quel est le socle de ce secret de famille que l'imaginaire d'un enfant peut à son tour amplifier *via* des événements contingents⁶⁸ à sa propre existence ?

Dans *Un Roman russe*, malgré quelques péripéties, Emmanuel Carrère amène l'émergence d'un fantôme. Ce fantôme est celui de son grand-père, étranger géorgien arrivé en France et qui, pour trouver une place, finit par collaborer en 1942 avec les Allemands. « Mais, même dans un bureau où on ne se salissait pas les mains, il n'a pu éviter de savoir ce qui arrivait à ces Juifs dont les services où il travaillait confisquaient les biens. »⁶⁹

Et le voici, pourquoi pas complice du meurtre d'enfants juifs, d'« une montagne d'enfants morts »⁷⁰ ? Ce grand-père a perdu la vie le 10 septembre 1944 à Bordeaux dans les purges sauvages de la Libération. Carrère raconte que craignant d'être arrêté, son grand-père « avait rasé sa moustache qu'il portait depuis l'âge de vingt ans et sans laquelle elle ne l'avait jamais vu. Je ne sais ce que vaut cette certitude, mais je suis tout de même certain de n'avoir jamais auparavant entendu cette affaire de moustache. Je n'en avais en tout cas pas de connaissance consciente quand, il y a vingt ans, j'ai écrit un récit dont le protagoniste perd progressivement tout contact avec la réalité et finalement se perd lui-même après avoir rasé sa moustache. »⁷¹

Une citation dans *Un Roman russe* : p.310 « Mon père, quant à lui, semble avoir été piqué par une fléchette de radjâh, le poison qui rend fou dans Tintin [...]. Pour nous, ce n'est pas une surprise ces citations de l'œuvre d'Hergé.

Sur ce thème, on y ira lire notre article Petite Etude Hergéenne N° 9, *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, 19 pages, (janvier 2011). En accès libre sur le site www.onehope.be.

⁶⁶ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.70.

⁶⁷ Ibidem, p.397-398. C'est nous qui soulignons.

⁶⁸ Ainsi Emmanuel Carrère s'estime responsable de la chute de Nana, une gardienne d'enfants qui décèdera après une semaine suite à une chute. On lira Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.149-150.

⁶⁹ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.135-136.

⁷⁰ Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.40.

⁷¹ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.137.

Ce n'est pas sa mère qui l'aide à retrouver les traces du fantôme mais le frère de sa mère, Nicolas. Son oncle Nicolas lui raconte plus facilement des bribes d'histoire⁷², de cette histoire dont la grande sœur Hélène dit que Nicolas ne sait rien... : « Je vais voir Nicolas, mon oncle. [...] Nous avons assez souvent parlé ensemble du grand-père, **du secret, de ce qui transpire dans les livres que j'ai écrits** [...]. Il pose devant moi le carton à chaussures où il a rassemblé et classé tout ce qu'il possède d'archives sur la famille [...]. »⁷³ Nous avons là assez d'éléments pour comprendre que la crypte familiale était déjà en fait ouverte, préfigurée dans *La Classe de neige* par la boîte à cigares que ses parents « lui avaient offert à Noël - « pour ses petits secrets », - avait dit son père »⁷⁴ mais plus encore avec la boîte de jeu Shell « dont le dessus se soulevait [...] découvrant le squelette et les organes »⁷⁵. Cette dernière a tout d'une crypte ou se trouve un écorché anatomique, un fantôme. En somme, ce roman nous fait entrer d'emblée dans la problématique du fantôme.

Décryptage finale de *La Classe de neige* ?

Nous n'avons pas besoin de dérouler toute la trame du roman pour comprendre qu'à chaque fois que le petit Nicolas vit un événement ou fait une observation, son imaginaire s'emballé et donne lieu à d'angoissantes rêveries. Ces rêveries inversent⁷⁶ systématiquement le vécu du moment. Nous n'envisagerons que les premières rêveries car bien des choses s'y disent.

La première rêverie essentielle est celle qui se déclare quand Hodkann avance son pouvoir tyrannique pour l'aider : elle conduit dans le rêve à une inversion (p. 39), celle d'un Hodkann le suppliant et échappant avec lui à un massacre où il y aurait dans le chalet « des montagnes d'enfants morts » dont Lucas (éty.: lumière). Cette expression « montagne d'enfants morts » fait penser aux monceaux de cadavres d'enfants juifs...

Le deuxième rêve porte sur Maxime Ribotton, élève de la classe dont le père est prof de musique. Ce fils est indigne⁷⁷ car il ne se vexe pas de voir son père humilié. Le rêve imagine une situation inverse (p.49) à savoir un fils mourant de honte et de maladie ce qui conduit les autres élèves à ne plus chahuter son père.

Le troisième rêve porte sur le père de Nicolas qui n'a pas rapporté sa valise. Nicolas l'imagine pris dans un accident et donc mort. (p.61)

Bref, à chaque événement, il y a une amplification onirique qui consiste en une inversion, cette inversion dirait ce qui s'est effectivement passé dans la réalité.

Situons à l'aide d'un schéma hiérarchique l'ensemble des acteurs dans le début de l'histoire :

⁷² Ibidem, p. 140-141..

⁷³ Ibidem, p.86

⁷⁴ Carrère E., *La classe de neige*, p. 10.

⁷⁵ Ibidem, p. 9.

⁷⁶ Ce système d'inversion comme constitutif des rêves se retrouve dans l'oeuvre hergéeenne où le contenu des rêves dit des vérités sur la fiction. Le lecteur se reportera à nos études sur Hergé.

⁷⁷ Une étymologie possible et significative avec le verbe "riboter" qui veut dire "nocer, débaucher": Ribotons Maxime ?

<u>Schéma hiérarchique</u>	<u>Rêveries</u>	<u>Possible parallèle</u>
<p>Le Père (meurtrier d'enfants) Représentant commercial Marchand de prothèses Toujours en route Musique: Schubert; Schumann ✕</p> <p>La mère discrète, souvent absente qui ne répond pas ✕</p> <p>Patrick L'animateur bienveillant et rigolo qui ne veut rien dire Musique: chansons anglaises</p> <p>Marie-Ange Une monitrice tracassée et effrayée qui veut tout cacher</p> <p>La classe Hodkann, le protecteur abusif ✕ Nicolas - (son petit frère sans rein ?) qui a un petit coffre à secrets où il collectionne des bons commerciaux et qui s'invente des histoires</p> <p>Lucas (p .28)</p> <p>Maxime Ribotton et son père, prof de musique (p.48) toujours présent à la fin de <i>La Classe de neige</i></p> <p>René⁷⁸, l'enfant tué</p>	<p><u>Inversantes</u></p> <p>Le rêve de la mort du père de Nicolas, fils menacé et abandonné.</p> <p>Le rêve d'un Hodkann soumis (p. 39)</p> <p>Le rêve d'un Lucas décapité (p. 40) et « d'une montagne de cadavres »</p> <p>Le rêve d'un Maxime mort, fils indigne qui se révolte d'avoir un père humilié (p.49)</p>	<p><u>autobiographique</u> <i>Première génération (celle du grand-père)</i></p> <p><i>Deuxième génération (celle des parents et/ou des parents idéalisés que sont les éducateurs)</i></p> <p><i>Troisième génération (celle du petit fils, Emmanuel)</i></p>

Commentons ce schéma.

A première vue, nous avons l'impression que chaque groupe de personnages appartient à une génération différente. Nous pourrions y retrouver dans un premier temps deux niveaux de génération par rapport aux angoisses du petit Nicolas, niveaux qui permettent de requalifier, de renommer les personnages. Cette distinction permettrait une dissociation dans la représentation parentale et donc une critique : les vrais parents ne seraient pas les meilleurs parents souhaitables; par contre, les parents de substitution à savoir les moniteurs conviendraient mieux, correspondraient à l'image idéale.

Cette dissociation des rôles parentaux rend plausible le placement ou l'introduction d'éléments autobiographiques livrés dans *Un Roman russe*.

Le premier élément autobiographique facile à introduire est le prénom Nicolas. Nicolas est le prénom de l'oncle de Carrère, oncle qui avait une boîte pleine de secrets familiaux, des « morceaux des corps » de la famille. Rappelons que dans le récit, l'écolier Nicolas qui avait reçu une boîte à cigares pour ses « petits secrets »⁷⁹ souhaite acquérir un jeu anatomique du corps humain *via* des bons commerciaux des stations-

⁷⁸ Ce prénom central de l'enfant victime peut faire écho à deux significations. Tout d'abord, il peut s'entendre comme "renais", un impératif à un retour à la vie, doublé d'un écho à l'ouvrage de Chateaubriand, *René* où le héros est partagé entre une mélancolie coupable ou un sursaut spirituel.

⁷⁹ Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.10.

service Shell. Ce dernier détail place le récit dans un contexte contemporain et permet une identification entre l'auteur Emmanuel, son oncle et le héros du récit.

De plus, Nicolas est aussi le prénom de cet évêque qui, selon la légende, aurait permis la résurrection de trois petits enfants égorgés et mis au saloir par un boucher ; il deviendra Saint-Nicolas, patron de la Russie. Ici dans le récit de Carrère, Nicolas avec ses histoires, permet de sauver des enfants en arrêtant le meurtrier, son propre père.

Un deuxième parallèle autobiographique est possible à propos de la dénonciation du meurtrier d'enfants ou de la montagne de cadavres.. Carrère en déterrante l'histoire de son grand-père permettrait de fixer, de situer une fois encore la faute de son grand-père maternel à l'égard de tous ces enfants juifs, victimes des confiscations allemandes et jetés vers Auschwitz par son zèle d'interprète... Cette dénonciation littéraire devrait en principe empêcher « le crime » de continuer à percoler dans les générations suivantes, et ce, malgré la défiance de la mère de l'écrivain : « Je ne comprends pas ce qui te pousse à vouloir déterrer celle-là. Mais maman, si je suis devenu écrivain, c'est pour pouvoir un jour raconter celle-là, pour en finir un jour avec elle. S'il y a une chose qu'il est interdit de raconter, tu comprends bien que fatalement il n'y a que celle-là qu'on puisse et qu'on doit raconter. »⁸⁰ Remarquons que la dissociation parentale se réalise avec **une compensation affective, celle des moniteurs. Ce n'est pas un hasard que le moniteur se nomme Patrick**. Patrick (éty. : celui qui appartient à la noblesse ; éty. latine qui vient de *pater*) et il travaille avec une maîtresse nommée Marie-Ange : ces deux « parents » essaient de le protéger de ses propres parents et en particulier, d'une mère qui justifie un déménagement pour couvrir son mari, déjà condamné par la justice.

Hodkann ou Quand le grand est manipulé par le petit

Si le petit Nicolas doit s'arranger de parents discutables au point d'en susciter de nouveaux auprès de ses moniteurs, ce petit garçon doit aussi se démêler avec les enfants de sa classe d'âge, en particulier avec un terrible condisciple, un vrai leader, le dénommé Hodkann. « Hodkann avait sur les autres garçons une grande autorité, qu'il exerçait de façon capricieuse. Dans tous les jeux, par exemple, on se définissait par rapport à lui, sans savoir d'avance s'il allait tenir le rôle d'arbitre ou celui de chef de bande, rendre la justice ou la violer cyniquement. Il pouvait en quelques secondes d'intervalle, se montrer extraordinairement gentil et extraordinairement méchant. »⁸¹ Rappelons le fait que ce garçon n'a pas de père. Donc, on se retrouve paradoxalement avec un petit Nicolas qui voudrait se débarrasser de son père et qui va s'aider inconsciemment pour le faire d'un grand garçon qui est orphelin, ce dernier croit du reste sauver le père de Nicolas. Le plus petit arrive à bien manipuler le plus grand, Hodkann.

L'onomastique peut-elle confirmer les rôles de chacun ?

Le détour par l'onomastique pour Hodkann pourrait se révéler plein d'enseignement car ce prénom ne renvoie à aucun prénom d'usage courant: on peut en déduire qu'il est crypté. Aussi nous formulerons deux hypothèses, celle d'un possible anagramme et/ou celle d'un jeu de mots dans une langue étrangère.

Du côté de l'anagramme, nous pouvons entendre « d'an(n)koh », presque « d'Encausse », nom de famille du père d'Emmanuel : son intérêt indique une proximité familiale embarrassante. Est-ce une autre forme de masquage du grand-père maternel collabo ou un reproche à l'adresse de son propre père ?

D'un autre côté, à cet anagramme vient se superposer un jeu de mots à connotation allemande, « od- kan » qui veut dire en allemand « la fureur (d'Odin) peut ».

Ce double masquage pourrait être pensé ensemble car son explicitation correspondrait bien au descriptif de la personnalité d'Hodkann puisqu'il est à la fois une référence et une terreur pour le groupe. Ce personnage, pour être neutralisé, doit être manipulé par Nicolas : il le sera grâce aux histoires qu'il raconte, qu'il invente et qui aboutiront indirectement à l'arrestation de son père par la police. Ce père dont Nicolas nous dit que sa

⁸⁰ Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, p.315.

⁸¹ Carrère E., *La Classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.18-19..

nuque exprimait « une fureur amère et butée »⁸² : une parenté avec le prénom Hodkann ? La fiction pour confondre un abus d'autorité ?

Il reste que si l'anagramme est tout-à-fait validé, une autre interrogation est possible sur un autre écho autobiographique : cette fois, l'écho serait de type intrafamilial, il serait une sorte de dédoublement du passé tragique du grand-père. Dans ce cas, l'anagramme joint à l'onomastique serait un « cache-misère » d'un conflit sévère entre l'écrivain et son père. Pure hypothèse à ce stade !

Au-delà de ces ambivalences polysémiques, ce qui importe est la manière dont le héros se sort de ses problèmes. Sa solution est celle du Romanesque contre la Fureur des pères-dieux !

De fait, l'enfant Nicolas s'en sortira de ces sales histoires intergénérationnelle et « familiale » avec la rencontre imprévue vingt ans plus tard de ce qui apparaît comme un fantôme surgi du passé... Ainsi, Nicolas devenu adulte se retrouve à Paris face à Hodkann ; la réussite de Nicolas croise l'échec de l'adulte Hodkann qui voudra le tuer... « Hodkann répéta son prénom sur un ton d'affection parodique, d'une voix railleuse et enrouée, lourde de menace. [...] Il se rua vers Nicolas [...]. La tête levée vers le ciel, il riait, d'un rire énorme [...] et il y avait dans ce rire une plainte sans nom et une haine folle, toutes les deux enfermées depuis toutes ces années et s'entredévoraient au fond de la gorge d'Hodkann. »⁸³

Au final, avec ce retour sur les dernières pages de *La Classe de neige*, nous avons comme l'impression, presque la conviction que Carrère réussit à raconter un roman où se dévoile la mise en place d'un jeu ou d'une stratégie où un individu arrive peut-être à s'affranchir d'un double passé qui aurait pu l'anéantir, le culpabiliser à en mourir.

Que cette fiction ait un double écho autobiographique, c'est possible. Si c'est le cas, l'enfance de l'écrivain serait bien celle d'une histoire faite avec « l'horreur, la folie, et l'interdiction de les dire. »⁸⁴, fureur et violence qui devaient être masquées par une surprotection maternelle et sociale. **La surprotection se déroulera à l'ombre d'une mère qui en voulant tout effacer et nier par une brillante réussite n'a fait qu'attester de fautes commises par les pères, le grand-père cachant pour une autre part un père absent ou encore plus secret.**

De l'exhibitionnisme sexuel d'un écrivain

« Sophie a raison. Je suis un adulte, j'ai quarante-trois ans et pourtant je vis encore comme si je n'étais pas sorti du ventre de ma mère. »⁸⁵ Ce propos terrible d'*Un Roman russe* est central mais il se module de différentes manières, entre autres, par rapport à une tentative d'apprendre la langue russe de sa mère mais c'est le blocage. Il y a comme un refus inconscient d'apprendre le « joli russe » de sa mère ou de faire sienne la « jolie ruse » de sa mère. La « jolie ruse » de sa mère était de taire l'événement de l'histoire familiale. Précisément, l'enjeu d'*Un Roman russe* est en principe de rompre le secret familial déjà évoqué. Dans ce roman, nous avons aussi parallèlement le récit d'un voyage dans une petite ville russe qui débouche sur un meurtre, et le récit d'une rupture amoureuse, échec d'une fusion, d'une complétude sexuelle pourtant vantée. Cette complétude sexuelle accomplie se dit avec la répétition de l'expression « Ma bite dans ta chatte »⁸⁶. Difficile de faire plus explicite ! Voilà un propos fort peu littéraire qui peut apparaître à bien des lecteurs comme gratuit. Nous voudrions montrer qu'il n'en est rien. L'échec de la complétude sexuelle s'indique très tôt dans *Un Roman russe* car dans l'esprit de l'écrivain, il est exclu qu'il ait un enfant avec Sophie⁸⁷, sa compagne du moment alors qu'il part en Russie dans une recherche qui s'apparente à une recherche

⁸² Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Paris, 1995, p.11.

⁸³ Ibidem, p.126-127. C'est nous qui soulignons.

⁸⁴ Ibidem, p.397-398.

⁸⁵ Carrère E., *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.110.

⁸⁶ " [...] tu aimes ma bite dans ta chatte, [...]." in Carrère E., *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.176.

⁸⁷ Ibidem, p.82 « Je comprendrais très bien que Sophie ait envie d'un enfant mais il faudra qu'elle le fasse avec quelqu'un d'autre que moi. »

générationnelle. La recherche de son passé intergénérationnelle *via* ses racines russes, se fait sur fond d'un refus d'un futur générationnel : à ce moment-là, chez Carrère, la préoccupation du passé l'emporte sur le désir d'un avenir, celui d'avoir un enfant. Cet écart fera l'échec de sa relation avec Sophie malgré la complétude sexuelle dont l'écrivain nous bombarde. Serait-ce la preuve que la complétude sexuelle ne suffit pas, qu'elle est un leurre ? Dans ses fondements biopsychologiques, la relation sexuelle semble ouverte sur autre chose. Ruse de la nature, dirait Hegel. Mais à ce moment-là, dans la recherche de ses racines russes, Carrère n'est pas un adulte mais un enfant, ou mieux, un adulte qui cherche ce qui l'a empêché de grandir. C'est aux sons et aux paroles d'une berceuse russe qu'il peut entrevoir que pour lui, tout a été faussé. « Dans mon cas, tout a été faussé. J'ai très tôt pris conscience que mon père n'était pas un guerrier et que ma mère préférait que je reste auprès d'elle plutôt que d'aller au combat. »⁸⁸

Voilà ce qu'il nous faut comprendre. Nous avons avec l'histoire de Carrère un problème très fréquent dans la construction des personnalités de notre monde contemporain, celui de l'impossibilité de s'affranchir de l'emprise des mères devenues plus omniprésentes face à des pères absents ou défaillants. Si l'époque a réussi à « tuer » les pères, le « meurtre » des mères, leur mise à distance symbolique est plus périlleuse encore...

Petit détour psychanalytique ou de la difficulté d'oser une révolte contre la mère

Rappelons que dans le domaine de la visibilité anatomique et de la mythologie la plus classique, l'homme a la conviction de L'avoir sans L'être. Avoir quoi ? Le phallus : « l'emploi de ce terme souligne la fonction symbolique remplie par le pénis dans la dialectique intra et intersubjective, le terme pénis étant plutôt réservé pour désigner l'organe dans sa réalité anatomique. »⁸⁹ La femme de son côté a la conviction de L'être sans L'avoir tant l'homme qui L'a, ne se suffit pas à lui-même en principe. Quoiqu'il en soit, les deux êtres sexués, homme et femme, sont donc dans un inconfort, une incomplétude définitive, voire un malentendu perpétuel dont la relation sexuelle n'est que le mirage de cette complétude impossible. Par son expression « Ma bite dans ta chatte », presque une analogie du genre « Mon arme dans ton fourreau ». Par cette expression, Carrère exprime dans ses moments jouissifs un sentiment de complétude (illusoire), celui de L'avoir et de L'être alors que la possibilité d'un enfant place sa relation au-delà du sexuel. La question est de savoir d'où lui vient cette illusion qui le place dans une attitude chosifiante comme l'Alpha et l'Oméga alors que le poète le dit bien : « L'amour physique est sans issue. »

La cause originelle réside dans la Chose, le fait que la mère de Carrère par une attitude surprotectrice qui devait permettre l'occultation, la forclusion du passé, a fait croire à son fils qu'il L'a et qu'il L'est, ce qui a pour envers, dans le chef de la mère, qu'elle L'est et qu'elle L'a en contrôlant étroitement son fils. Emmanuel « Dieu parmi nous » est le symbole de la toute-puissance de la mère. Beaucoup de ceci s'indique dans la scène du voyage à Moscou que nous raconte Carrère quand gamin de dix ans, il a accompagné sa mère dans un colloque d'historiens. « Elle m'emmenait partout, j'écoutais sagement les communications. Elle était toute à moi, moi tout à elle. C'était une intimité de chaque instant, un voyage d'amoureux. »⁹⁰

Pour se libérer de cette mainmise sur sa personne, l'écrivain a dû d'une manière ou d'une autre mettre en évidence des manquements familiaux. Il a dévoilé trois manquements, d'une part, la mort honteuse de son grand-père et d'autre part, la possible absence inquiétante et hostile de la figure de son propre père. Et enfin, la part prise par sa *niania*, sa gouvernante, presque une « deuxième mère » appelée Nana⁹¹, chanteuse elle aussi de la berceuse russe très guerrière. Emmanuel Carrère évoque l'histoire de cette femme: il se défend de la présenter comme une « deuxième mère » sauf qu'à la fin de son évocation, il a ses mots : « Est-ce qu'il y aurait dans ma famille un second secret, touchant non plus au père assassiné mais au fils assassin ? »⁹².

⁸⁸ Ibidem, p.144. C'est nous qui soulignons.

⁸⁹ Laplanche J. et Pontalis J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F, 1984, p.311-312.

⁹⁰ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p.317.

⁹¹ Ibidem, p.143-150.

⁹² Ibidem, p.151. Carrère raconte qu'à l'âge de onze ans, il aurait renversé Nana qui à la suite de cette chute, a été hospitalisée et est morte une semaine après.

Exercice périlleux que cette nouvelle culpabilité ! Ne serait-ce pas là encore une manière de se dédouaner de ses révélations et une autre façon de transférer, de cacher un désir inavouable de mort par rapport à l'omnipotence de sa mère ... désir qu'il réussit à négocier en écrivant tout en épousant une jeune fille qui s'appelle Hélène, prénom d'une princesse kidnappée - Les diableries du signifiant ! - Princesse avec laquelle il aura un enfant, Jeanne, « Dieu fait grâce » et dont le prénom pourrait aussi bien évoquer Janus, ce dieu romain aux deux visages, regardant le passé et l'avenir...La mythologie chrétienne serait abandonnée au profit de la mythologie greco-romaine ?

Le Royaume, c'est ici bas !

Carrère conclura son roman autobiographique avec sa fille Jeanne et ses deux fils, Gabriel et Jean-Baptiste. Avec eux, nous pouvons dire que dans l'exercice de sa vie, Carrère retrouve la trace d'un authentique propos évangélique qui indique que le plus grand, c'est bien l'adulte qui veut faire grandir des plus petits que lui. « Qu'il y ait autre chose. Autre chose, c'est Hélène et Jeanne, bien-sûr, c'est Gabriel et Jean-Baptiste, mais je n'ai pas de mots pour dire la joie de passer des heures à jouer avec une petite fille de cinq mois, à approcher du sien mon visage, une fois, deux fois, dix fois, à la faire rire. »⁹³ Cette attitude suppose deux mouvements, d'une part, une clôture sur sa parenté, ses proches, et d'autre part, un mouvement d'ouverture, de don par rapport à des étrangers. Cette disposition fondamentale se dit dans un passage évangélique intrigant, celui des petits chiens (Marc 7, 24-30) que Carrère repère dans son travail sur l'Évangile de Saint Marc mais qu'il ne le lit que partiellement.⁹⁴ Étrange!

Ce texte évangélique est marqué par le critère de l'embarras⁹⁵, et il serait donc d'une grande authenticité. Il raconte que lors d'une retraite en terre étrangère hors de Galilée, le Christ se fait « agressé » par une syro-phénicienne. Elle lui réclame une guérison, un miracle pour sa fille. Il répond par un jeu de mots méprisants, voire xénophobes et racistes : « Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Importeraient avant tout les Juifs ! L'étrangère ne se laisse pas démonter et lui répond : « C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens sous la table mangent les miettes des enfants. » Pour cette réponse, la fille de l'étrangère est guérie. Que faut-il comprendre ? Que le Christ reconnaisse l'oubli d'une vérité psychologique fondamentale à savoir qu'une préoccupation, un amour exclusif pour ses propres enfants conduit à les rendre exigeants et capricieux. Autrement dit, l'amour doit être à la fois dans une certaine fermeture (s'occuper comme il se doit de ceux dont on a la charge) mais aussi dans une ouverture certaine aux autres, à l'étranger sinon nos proches seront pourris, à la limite, enfants-rois. En acceptant la « leçon » ou le « rappel », le Christ se montre divinement humain.⁹⁶

C'est encore un peu cette redécouverte que fait Carrère dans son parcours d'écrivain quand il amorce une certaine mise à distance de lui-même avec son livre *D'autres vies que la mienne*. Ce livre souligne le passage d'une prise de conscience de ce qui est la « clef » du Royaume: « Aime ton prochain comme toi-même. » ; bref, aie souci autant de ton identité que de celle de l'autre. Maintenant si nous laissons tomber un des termes de l'équation, nous sommes, soit dans le sacrifice de nous-mêmes, soit dans l'individualisme pur : ce sont alors deux dérives du christianisme qui s'offrent à nous. Ces dérives peuvent se retrouver à propos de l'enfance: soit enfant soumis, soit enfant roi. D'après la lecture que nous avons faite, ce n'est ni l'une ni l'autre. Autrement dit, soyons parents d'un monde où nos enfants et ceux des autres seront les bienvenus sans qu'ils en soient pour autant les rois.⁹⁷

⁹³ Ibidem, p.395.

⁹⁴ "Parole violente, qui peut se traduire par : je guéris les Juifs d'abord, car ce sont les enfants de Dieu, quant aux païens ce sont des chiens- des petits chiens, gentils peut-être, mais des chiens." in *Le Royaume*, p.574.

⁹⁵ "Quand une chose devait être embarrassante à écrire pour son rédacteur, il y a des fortes chances pour qu'elle soit vraie." in *Le Royaume*, p.575.

⁹⁶ Notons par ailleurs que replacée dans un contexte historique globale, la phrase est prémonitoire : à ne s'occuper que des Juifs, il risque de ne pas être reconnu ce qui sera le cas.

⁹⁷ Nous renvoyons le lecteur à notre article " *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension* ", Août 2012, 19 pages .

Cependant dans l'écriture des textes de Carrère, ce mariage n'est qu'esquissé. Nous trouvons une certaine distanciation calculée, un partage qui reste marqué par une forme alternative ou indécidable. Ce sont les formes des conclusions de *L'Adversaire* « un crime ou une prière » et du *Royaume* « Je ne sais pas. » En somme, il semble que l'écriture autobiographique de Carrère soit incontournable comme procédé d'accroche du lecteur : Moi ou l'Autre ? *Le Royaume* n'apporte pas de démenti à cette orientation stylistique. Est-elle seulement stylistique ou est-elle un calcul pour se ménager un plus large public en définitive ?

Conclusion : Quand le déclin de la religion se paie-t-il d'une difficulté d'être soi ? ⁹⁸

Tentons une impossible synthèse de tous ces romans qui s'emboîtent. Matriochkas.

Parti d'un passage précis du *Royaume* qui « recherche » l'essence du christianisme, nous avons souligné combien le cœur de cette interrogation était contenu dans le précédent roman *Limonov*. Du coup, la question centrale nous est apparue comme celle d'un débat intérieur, d'une prise de conscience de l'écrivain face à un vécu, celui d'un excessif sentiment de supériorité.

Ce sentiment de supériorité n'est pas seulement un sentiment d'appartenance à une classe sociale aisée, il appartient à nous tous car il est présent au niveau de toute rencontre, de toute relation avec autrui sous la forme d'interrogations du genre : ma vie vaut-elle mieux que celle de mon voisin ? Comporte-t-elle assez d'imprévus, d'inattendus, d'expériences ? Comment pourrait-elle être plus romanesque que celle d'un *Limonov* ? *Limonov* et *L'Adversaire* comme héros en des temps de confusion ? En fait, nous n'aurions pas dépasser cette philosophie de l'absurde dont parle Camus : « Ce que Don Juan met en acte, c'est une éthique de la quantité, au contraire du saint qui tend vers la qualité. Ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde. »⁹⁹ Slogan idéal pour toute société de consommation et de gaspillage dont Camus aurait finalement perçu les limites¹⁰⁰ !

Cette incroyance permanente trouve chez Carrère un écho, une traduction inquiétante quand on y joint la lecture de son roman autobiographique *Un Roman russe* car elle porte sur la diffusion de la vie : le don de la vie est-il à réfléchir ? Est-il conditionnable ? Que la vie à donner à une personne soit l'objet d'une réflexion à un moment donné, soit ! C'est normal, c'est un droit de la personne, c'est une preuve de son autonomie: la vie vaut-elle la peine d'être vécue, d'être diffusée ? Cependant, **cette interrogation existentielle qui est dans l'ordre des choses, devient très différente et peu commune quand elle débouche sur l'affirmation selon laquelle il faut être supérieur pour avoir le droit de vivre, voire de donner la vie, d'être père ou mère.**

Arrivé à ce niveau de lecture des romans ou des matriochka de l'écrivain, on se dit qu'il y a quelque chose qui nous échappe mais qu'avec l'approfondissement d'*Un Roman russe*, nous devrions avoir une réponse.

De fait, la réponse qui a été inculquée à Carrère est d'affirmer qu'il faut être supérieur pour être père. Cette réponse est de très loin celle de l'Evangile. A lire *Un Roman russe*, cette réponse a tout lieu d'apparaître comme un produit de l'histoire de la mère de Carrère. En effet, la réussite professionnelle d'Hélène Carrère d'Encausse donne un poids particulier à cette proposition car cette réussite se construit sur l'occultation de l'histoire fâcheuse de son propre père : **le père d'Hélène d'Encausse n'a pas trouvé de place dans la société française de son temps, et celle qui l'a eue en 1942, l'a conduit à envoyer indirectement des enfants juifs à Auschwitz. « Une montagne d'enfants morts ! » Découverte terrible, traumatisante s'il en est !**

Aussi que l'écrivain ait de plus pour prénom, celui d'Emmanuel « Dieu avec nous » devient un problème existentiel : non seulement l'origine du prénom est juive mais sa signification est majeure. De fait, l'écrivain, en écho à la réussite de sa mère et sous l'emprise d'une logique de supériorité dès l'enfance, est appelé à être grand et à masquer les fautes de son grand-père, et peut-être celles de son père.

⁹⁸ Nous formulons de façon interrogative une phrase issue du livre de Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p.302.

⁹⁹ Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, coll. Idées n°1, Paris, 1974, p.100.

¹⁰⁰ Nous renvoyons le lecteur à notre étude sur *La Chute* : Spee B., (octobre 2020), " III Camus à l'épreuve de *La Chute* ou *L'enfer existentialiste*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, Liège, 24 pages

Editeur responsable : Spee Bernard / Belgique

Tous droits réservés. Sabam © SPEE décembre 2020 Site <www.onehope.be>

Aussi peut-on dire qu'avec *Un Roman russe* et tous les autres, Carrère a élevé à la hauteur d'une oeuvre littéraire la délivrance douloureuse d'un ou plusieurs secrets de famille dont l'occultation devait permettre son éducation faite d'un embarrassant sentiment de supériorité imprégné contradictoirement d'une éducation chrétienne dont son prénom et ceux de ses deux fils témoignent.

Tout ceci étant rappelé, l'événement existentiel et le moment créateur pour l'écrivain Emmanuel Carrère semblent avoir été le suivant: très tôt, l'enfant Emmanuel a perçu dans son éducation une logique de supériorité et toute son ambiguïté. C'est ici que le roman *La Classe de neige* a toute son importance. En effet, trop tôt perçue par l'enfant petit, cette logique comporte un risque: elle conduit l'enfant à développer un imaginaire et des pratiques de fiction qui lui révèlent un pouvoir de manipulation sur des plus grands. Par la fiction, par ses histoires, un petit peut manipuler, se jouer des plus grands. Par la suite, la rédaction d'un roman peut s'apparenter à un prolongement de cette capacité de réussir à raconter des histoires. C'est par ce biais - nous semble-t-il - qu'on peut comprendre l'intérêt de Carrère pour les crimes d'un Jean-Claude Romand: la fascination¹⁰¹ de Carrère pour Jean-Claude Romand attesterait du pressentiment de l'issue meurtrière de cette capacité à inventer des histoires quand elle est poussée à l'excès.

Nous avons fait l'hypothèse en particulier sur base de la lecture de *La Classe de neige* que c'est aussi le développement de cette disposition comportementale à cultiver l'imaginaire qui a égaré Emmanuel Carrère vers un christianisme à bon marché et de caricature où le plus grand, c'est le plus petit.

Et ce ne sera qu'après un détour par un autre *Adversaire* dénommé *Limonov* que Carrère sera « mûr » pour se mettre à interroger avec *Le Royaume* le secret de la réussite du christianisme historique. Avec *Le Royaume*, il laisse entrevoir que c'est à cause d'une compréhension caricaturale d'un aspect du texte qu'il a plongé pendant trois ans de sa vie dans un christianisme sectaire sans être capable pour autant d'en retrouver l'essence. N'empêche que par ce récit, Emmanuel Carrère participe de cette réflexion qu'appelait Marcel Gauchet quand il déclare: « **Il s'agit de saisir au passé les ressorts de cette efficacité structurante du religieux. Et il s'agit de relire le mode de structuration de la société qui se déprend d'une compréhension religieuse de son ordre.** »¹⁰² Cette réflexion de Marcel Gauchet est aujourd'hui relayée d'une certaine façon par François Jullien dans son analyse de la tradition philosophique grecque.

Grâce à l'extrême curiosité d'Emmanuel Carrère et grâce à son talent d'écrivain, nous avons tenté de remonter aux sources et de montrer que la logique du texte évangélique est proche de la vie-même bien que le texte ait été et soit toujours sujet au développement d'une aristocratie religieuse et d'une recherche de pouvoir sur les masses. La logique évangélique est dans son fondement une logique parentale, une logique de vie¹⁰³: elle n'exige pas que le père soit un dieu ou un être supérieur. La bienveillance suffit, elle trouve sa source dans l'histoire d'une famille modeste où un homme va épouser une femme qui est enceinte d'un autre. Que cet autre - qu'on l'écrive avec un a minuscule ou avec un A majuscule - il reste qu'aux yeux de la société juive de l'époque et peut-être de la nôtre, cette femme enceinte d'un (I)nconnu était condamnable, voire condamnée mais il s'est trouvé un homme aimant et courageux pour lier sa vie à la sienne et sauver un enfant de la bâtardise et en avoir d'autres. **La racine du christianisme est - nous semble-t-il - dans cette paternité sublime.** Cette paternité détachée du biologique serait par excellence la structure psychologique paternelle: elle confirme la naissance et la possibilité d'un accueil en-dehors de la fusion maternelle. Il nous semble que **c'est à cette condition que l'on peut recommencer à comprendre la part positive que le christianisme a eu dans la construction de l'Occident.** Comme dans *Léviathan* d'Andrey Zvyagintsev, les Matriochkas ont toujours besoin d'un (T)iers même s'il s'agit d'un modeste policier pour sauver leurs enfants ou ceux des autres. Bébés ! *Matriochkas* !

¹⁰¹ Comme l'indique Alice Massat, "[...] nous pouvons aussi nous demander pourquoi Emmanuel Carrère est tellement opiniâtre. Son souci de vérité, de sa propre vérité, n'est pas insignifiant. Au point de nous demander ce que cela nous cache..." in *Le succès de l'imposture*, Editions Odile Jacob, p.15.

¹⁰² Ferry I., Gauchet M., *Le Religieux après la religion*, Editions Grasset, 2004, p.53.

¹⁰³ Nous pouvons dire que cette logique échappe complètement à Carrère. Pour ce, le lecteur se reportera aux pages 477- 479 où on peut lire ceci : " Pour un certain type d'esprit, i y a quelque chose d'extraordinairement attirant dans une doctrine aussi radicale. Plus elle est contraire au sens commun, plus cela prouve sa vérité. Plus on doit se faire violence pour y adhérer, plus on y a de mérite."

Au final, malgré un exhibitionnisme provocateur, l'oeuvre d'Emmanuel Carrère est le produit d'une immense pudeur : il n'y a en effet d'oeuvre possible qu'au prix d'une mise à distance et d'un jeu avec ce qui est à l'origine d'une enfance et avec ce qui demeurera toujours une très grande souffrance.

Janvier 2015

Bernard Spee

Postface

Date: Fri, 20 Feb 2015 19:34:47 +0100
Subject: Re: Article terminé Les poupées russes
To: bspee@hotmail.com

Cher monsieur,

Merci, d'abord, de cette lecture si attentive et fine. Pour moi, elle n'a pas été de tout repos car vous touchez quelque chose de central, qui n'est pas tout à fait un point aveugle, mais presque : une de ces choses qu'on sait sans les savoir et que la psychanalyse sert à apprendre. La psychanalyse ou, parfois, un regard extérieur aigu comme le vôtre. C'était là sans qu'on le voie vraiment, (ce « terrible doute sur la légitimité d'exister modestement et simplement sur terre ») et tout d'un coup cela devient évident. Ce n'est pas forcément agréable, on sait gré pourtant à celui qui vous a mis le nez dessus. Je ne m'étends pas davantage : il me faut du temps pour le digérer ou, comme disent les freudiens dans leur jargon traduit de l'allemand, le perlaborer.

Une seule critique, dont je pense qu'elle n'est pas une dénégation : vous dites que Nicolas, le héros de «La Classe de neige », est devenu un adulte qui a « brillamment réussi ». Or tout ce que nous disons, le récit et moi, c'est qu'il a survécu et atteint l'âge adulte. Seuls indices quant à l'état dans lequel il l'a atteint : il sort à pied, de nuit, des jardins du Trocadéro - dont le lecteur, tout au moins parisien, sait que c'est un lieu de drague homosexuel ; il porte un cartable - pas une serviette, ni un attaché-case, non, un cartable, c'est à dire un objet et un mot renvoyant à l'enfance*. Aucun de ces deux détails n'exclut évidemment une «brillante réussite », mais c'est peu dire que rien ne l'indique non plus - et qu'elle résulte, celle-là, d'une projection de votre part.

Croyez, en tout cas, à ma gratitude et à ma sympathie.

Emmanuel Carrère

* Nous reprenons des extraits aux quels renvoie Emmanuel Carrère:

« Vingt ans plus tard, une nuit de décembre, Nicolas remontant des jardins traversa l'esplanade du Trocadéro déserte et s'entendit appeler par son prénom. [...] Nicolas reconnut Hodkann aussi instantanément que celui-ci l'avait reconnu. Hodkann répéta son prénom sur un ton d'affection parodique, d'une voix railleuse et enrôlée, lourde de menace. Nicolas resta immobile à dix pas de lui, la main crispée sur la poignée de son cartable, n'osant ni s'approcher ni partir en courant. Pendant toutes ces années, il s'était demandé si Hodkann avait vraiment cru à l'histoire des trafiquants d'organes. Il avait fait des rêves où il le revoyait, et c'étaient toujours des cauchemars. Soudain, Hodkann saisit son couteau et se leva en poussant un rugissement. Debout, il était encore plus grand, plus gros, et il boitait. Il se rua sur Nicolas, les bras en avant, comme un ours en charge. Nicolas comprit qu'il allait le tuer, et se mit à courir aussi. Il l'entendit rugir et haleter derrière lui. Il le distança, mais n'osa se retourner que lorsqu'il atteignit la place du Trocadéro, où passaient des voitures et des gens. Hodkann avait renoncé à le poursuivre. Il se dandinait, seul au milieu de l'esplanade, devant la tour Eiffel illuminée pour les fêtes de Noël. [...] Il resta un moment à regarder Hodkann riant à mort sous les étoiles glacées. Puis il s'éloigna son cartable à la main, dans la nuit. »

in La classe de neige, Editions Gallimard, coll. Folio n° 2908, 1995, p.126-127.

Complément Décembre 2020

Yoga en écho

« Ah! C'est vrai, je n'ai pas continué mon histoire...
Je vous disais donc qu'elle était à la fois très simple et très compliqué... »
Haddock dans *L'or noir*, p. 56(C4)
Hergé¹⁰⁴

Un auteur même s'il s'appelle Emmanuel Carrère peut-il arriver à tout nous dire ?

...Même quand il avance le propos selon lequel « *la littérature est le lieu où on ne ment pas* »¹⁰⁵ Cette dernière proposition doit nous mettre en alerte car il est dans la nature humaine de préserver son être. En effet, à trop approcher du cœur de l'être, il y a une défense instinctive qui se fait jour : alors les oui deviennent des non, et les non des oui. On ment, on se protège par des inversions, voire des inventions : il s'agit de protéger la liberté d'être.

Ici une fois encore, avec *Yoga*, Carrère joue de sa vie... En somme, il cherche à être lu et à ne pas être lu, ou dans la plus vraisemblable des hypothèses, à ne pas être lu trop facilement car il y va de son être... D'autres que lui, des proches, semblent bien avoir une plus claire conscience du danger qu'il court... Aussi nous prendrons garde d'offrir une analyse trop démonstrative en multipliant les références comme autant de preuves, il reviendra pour une part au lecteur de retrouver les citations faites lors de notre exploration du roman *La Classe de neige*.

Le but premier de l'auteur ?

Le but que l'auteur entendait se donner avec *Yoga*, était au départ d'« écrire un petit livre souriant et subtil sur le yoga » mais hélas! ce n'est pas ce que nous avons à l'arrivée. A la lecture, un constat s'impose : le texte est décousu, morcelé comme certainement l'unité psychologique de l'auteur. Un texte « rafistolé » comme son auteur... Comme Carrère mélange tout, à la fois de façon savante et involontaire, il n'est pas évident de trouver une ligne de force pour déchiffrer ce texte de 397 pages.

Notre point de départ ?

Yoga fait souvent écho aux autres livres d'Emmanuel Carrère de façon explicite ou implicite. Tout d'abord de manière explicite, Carrère retrouve une citation désignée comme essentielle, une citation reprise dans deux de ses principaux ouvrages *Limonov* et *Le Royaume*. Cette citation en lien avec le yoga est la sutra bouddhiste : « **L'homme qui se juge supérieur, inférieur ou égal à un autre homme ne comprend pas la réalité.** »¹⁰⁶ Cette citation était mise en avant comme une sorte d'étendard en vue de dépasser les idéologies fasciste, communiste et la prétendue inversion majeure que serait le christianisme.

Son petit ouvrage sur le yoga devait en principe faire la démonstration de ce propos, le yoga étant l'« outil » pour une « construction patiente d'un état de quiétude et d'émerveillement » Mais patatras ! c'est à la limite le contraire qui va se produire.

Le yoga et le contexte bouddhiste ne seront pas la voie d'un dépassement serein de tous les dualismes de l'Occident. Alors que cette pratique du yoga accompagne Carrère depuis plus de vingt ans, elle va au travers de deux stages le conduire dans une impasse, une grave crise, pire un effondrement psychologique. A la fin

¹⁰⁴ Citation faite à deux reprises dans *Yoga*, p.69 et p.90. A propos de l'importance de la lecture des *Aventures de Tintin* pour Carrère, le lecteur pourra se rapporter à notre étude Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Petites Etudes Hergéennes n° 9, 20 pages. Un des aspects de cette étude est d'indiquer comment Haddock est la figure d'un ivrogne abuseur en passe de devenir un compagnons de voyage acceptable pour le héros.

¹⁰⁵ Carrère E., *Yoga*, Editions P.O.L., 2020, p.186 et p.204.

¹⁰⁶ Carrère E., *Limonov*, p.228-230 et *Le Royaume*, p.616-617. Petite variante dans *Yoga*, l'auteur met en italique "ou même égal".

de son histoire, Carrère revient sur la pratique du yoga pour dire que « le yoga n'y est pour rien, le problème, c'est moi. Le yoga tend vers l'unité, c'est moi qui suis trop divisé pour ça. » (p.347-348)

Un stage, source de l'effondrement à venir ?

Un stage de yoga d'avant 2015 lui fait rencontrer en Suisse une jeune participante. Celle-ci à la sortie du stage se dirige vers un hôtel; de concert, il la suit. Dans la grâce d'une silencieuse complicité, ils se retrouvent tous les deux dans la même chambre pour découvrir une complétude sexuelle sans pareil, un analogue d'un nirvana recherché *via* le yoga. Une *near death experience* ! Une petite statuette des gémeaux lui est offerte... Il est convenu de réitérer l'expérience à intervalle régulier sans qu'il soit envisagé une communication plus personnalisée sur leur vie professionnelle¹⁰⁷ ou familiale.

Le problème est que cette relation extraconjugale répétée va conduire à l'éclatement de son couple et à son effondrement personnel à partir du jour où la participante annonce son départ avec sa famille pour d'autres cieux et donc, elle met un terme à la relation malgré la proposition d'un étalement spatial et temporel de leurs échanges.

La complétude sexuelle expérimentée a été perçue pendant un temps comme une sorte d'aboutissement de la pratique yogiste, celle d'une unification « duelle » au lieu d'une unification personnelle et solitaire. Mais voilà que cette complétude n'apparaît plus comme synonyme d'un grand amour. Carrère s'effondre. L'extase sexuelle apparaît comme une recherche narcissique. « Mon livre souriant et subtil sur le yoga me paraît un projet absurde. [...] je crois que je me dirige vers l'état de quiétude et d'émerveillement mais c'est une illusion.[...] Danger de la duplicité, danger de la division, danger de la vie double : c'est un avertissement, les gémeaux. »¹⁰⁸

C'est le proverbe « si cruel » qui s'impose : « Qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd sa raison. »

Parallèlement, il y a chez Carrère grâce à l'expertise de son ami Hervé une exploration de l'histoire du bouddhisme. C'est ainsi qu'il prend connaissance d'un texte très ancien et très souvent censuré qui révèle un égotisme néantisant au coeur de la démarche spirituelle... Ce texte raconte l'insensibilité absolue d'un brahmane devant les hurlements d'un bébé alors que ce bébé est le sien : la mère l'a déposé à ses pieds pour lui rappeler la misère dans laquelle elle se trouve, « elle vient lui demander de l'aide. [...] Au lieu de condamner cet ascète [...], le Bouddha le félicite : " Il est libre de tous liens." » La messe est dite : le yoga comme voie vers le bien-être pour être zen, devient sujet à caution...

Devant le fracassement de ce qu'il croyait être un grand amour, et qui n'est en fait que la fin d'un jeu de complétude sexuelle et la découverte des limites de la spiritualité bouddhiste, Carrère confesse : « je me suis laissé emporter par un enthousiasme sincère mais j'ai aussi défié les dieux : *hubris*. Aspirant à l'unité, j'ai pactisé avec la division. Cette débâcle dont je parle, que puis-je en dire ? Que dois-je en faire ? J'ai une conviction, une seule concernant la littérature, enfin le genre de littérature que je pratique : c'est *le lieu où on ne ment pas*. C'est l'impératif absolu.»¹⁰⁹

Mais avant de pouvoir écrire, c'est l'amorce et l'entrée dans sa troisième grande dépression¹¹⁰.

Comment conjurer la chute ?

Carrère essaie de conjurer la chute avec un stage dur, *Vipassana*. Ce stage dans une ferme du Morvan n'empêchera rien, et il s'accompagnera de la remontée d'un refoulé, ce que nous appellerons l'affaire Ribotton sur laquelle nous reviendrons. Intervient la mort de son ami Bernard Marris (Y, p.178) lors de l'attentat de *Charly Hebdo*, le 7 janvier 2015, le deuil freine quelque peu sa descente aux enfers.

¹⁰⁷ Encore que la participante avouera un peu plus tard à l'auteur qu'elle l'avait reconnu durant leur stage initial...

¹⁰⁸ *Gémeaux* pourrait faire écho à un jeu de mots " j'ai (des) maux ".

¹⁰⁹ Carrère E., *Yoga*, p. 186.

¹¹⁰ " La dernière fois, c'était dix ans plus tôt, la deuxième de mes trois dépressions majeures." (p.211) Cette allusion nous renvoie à la date de 2006 ce qui situe sa souffrance juste avant la rédaction de son livre *Un Roman russe*.

Cependant celle-ci se confirme lors une interview faite par un journaliste du *New York Times* en octobre 2016 (Y, p. 202) : son contenu mesuré et optimiste n'empêche pas l'effondrement.

C'est la troisième grande dépression (Y, p.211) de Carrère qui sera diagnostiqué : bipolaire de type 2. S'en suivent l'hospitalisation en 2017, quatre mois à Sainte-Anne, des électrochocs avec un début d'écriture (Y, p. 34), un retour par la lecture de la poésie comme médication, l'aide aux immigrés de Léros (p. 355). La guérison se confirme avec sa participation à une foire du livre au Mexique en novembre 2017 (p. 356) « un peu plus d'un an après mon retour de Léros » où il retrouve son éditeur. Mais quelques mois plus tard, c'est l'annonce de la mort de son éditeur P.O.L. en janvier 2018 (Y, p. 363) ce qui n'empêche pas son retour à l'écriture. Ce sera finalement à Belle-Ile pendant 6 mois à partir de juin 2019 (Y, p. 369) un retour effectif et acharné à la littérature, « *ce lieu où on ne ment pas* ».

Avec ce retour revient la question : peut-on tout raconter ? Sa mère Hélène Carrère d'Encausse pense que non mais concède une réponse positive : « Si c'est pour un livre, O.K. Ma mère est toujours partante.» Il s'agit d'entendre par livre une fiction, un roman. Oui ! mais si on entend que la littérature est « *ce lieu où on ne ment pas* ». Tensions possibles ? Alors il arrive - semble-t-il - toujours un moment où il faut cacher : « C'est ce qui arrive, fatalement je crois, dès qu'on commence à changer les noms propres : la fiction prend le pouvoir [...]» Ce fut le cas dans les premiers romans de Carrère. Or nous observons dans *Yoga* que c'est en particulier à un de ses romans que l'auteur fait des références marquées mais très implicites...

Les renvois implicites ou le retour du « refoulé » ?

Pour le lecteur attentif, il y a dans *Yoga* deux passages qui font écho à l'évidence à un livre que l'auteur ne cite pas. Ce livre est *La Classe de neige*¹¹¹ qui est une fiction, un roman n'ayant, en principe, rien de cette littérature autobiographique « *où on ne ment pas* ».

Les deux passages qui attestent dans *Yoga* du lien étroit avec ce petit roman (Prix Femina en 1995) sont d'une part, le retour de la famille Ribotton (Y, p. 60 jusqu'à la p.146) et la mention au fait divers intitulé « le petit garçon emmuré » (Y, p.208-210).

Dans *La Classe de neige*, l'auteur évoque à plus d'un endroit la famille Ribotton, le père et son fils Maxime (CL, p.48-50 ; p. 115-116) et le fait divers du « petit garçon emmuré » se retrouve bien en page 111.

Et de fait, un constat s'impose : avec ces deux renvois, Carrère nous fait basculer d'une littérature, « *où on ne ment pas* » à une fiction « *où on ment* », un pur roman qui est un petit bijou d'horreur enfantine... comme si l'auteur nous mettait au défi de vérifier la proposition selon laquelle « *L'art est un mensonge où on dit la vérité.* »¹¹².

Retour au stage de Morvan et sur l'affaire Ribotton dans *Yoga*

Nous sommes dans le stage *Vipassana* dans une ferme de Morvan. Carrère est assis sur son petit coussin zafu. Dans les pensées diverses qui l'assaillent, il y a le retour, le souvenir de Monsieur Ribotton, son professeur de biologie de quatrième, quarante-cinq ans après¹¹³...

La première allusion intervient dès la page 61 à propos d'un participant : « il me fait penser à quelqu'un et là, soudain, je me rappelle à qui : M. Ribotton, un professeur de sciences naturelles que j'ai eu en quatrième. [...] la folie de M. Ribotton s'exprimait d'une façon très particulière. » Il s'agissait de copier et recopier le règlement de travaux pratiques... « Je me dis que méditer dix jours à côté de M. Ribotton, exposé à sa respiration bruyante et aux vibrations maniaques de M. Ribotton, ça ne va pas être un cadeau. »¹¹⁴

¹¹¹ Rappelons que Carrère déclare souvent qu'il a écrit ce livre en trois semaines avec une sorte de fièvre créatrice mais il ajoute : "Je l'avais en gésine depuis vraiment longtemps." in *Une façon de vivre, Entretien avec Emmanuel Carrère* par Laurent Demanze, p.21.

¹¹² « L'art est un mensonge où on dit la vérité. » citation de Pablo Picasso

¹¹³ Nous serions en 1970 : Carrère devait avoir 13 ans.

¹¹⁴ Son nom est répété huit fois entre les pages 60-61.

Un peu plus loin en page 117, on peut lire : M. Ribotton « sa réincarnation, quarante-cinq ans plus tard, à moins d'un mètre de moi. À quoi pense-t-il, ce Ribotton réincarné ? Contre quoi se bat-il ? [...] Ses aspirations pompeuses à la sagesse, est-ce qu'elles parviennent à colmater le chagrin immense qui l'habite ? » Pour le lecteur, une interrogation surgit : c'est quoi ce chagrin immense ? Quel est son objet ?

S'en suit à la page 122 cette autre réflexion : « Que deviendrait ma concentration déjà vacillante si sur le coussin d'à côté il y avait une femme séduisante à la place de M. Ribotton réincarné ? »

Puis vient un vrai tsunami du passé où entre les pages 125 et 129, nous avons seize fois le nom de Ribotton : « A ce moment arrive quelque chose de bizarre. Un souvenir remonte. Il a sans doute fallu toute une chaîne de *vritti* pour qu'il crève comme une bulle à la surface de ma conscience mais je n'ai rien vu venir, tout à coup il est là, il me tombe dessus. » (p. 125-126)

Et Carrère de se remémorer le souvenir de son prof de bio humilié et s'humiliant en classe pour son pantalon froissé par un élève et ce, devant son fils Maxime qui s'en défend « après le cours, avec une indifférence goguenarde, en disant que son père s'énervait vite [...] pas de raison d'en faire un plat. » Maxime Ribotton quittera « en silence le collègue à la fin de la classe et qu'on ne l'y revoie plus. » Il tombe malade, ne se nourrit plus... « L'horreur de ce qu'a subi Maxime Ribotton est telle qu'il n'y survivra pas. Toute la classe assistera à son enterrement. »

Ce souvenir appelle des pleurs chez l'auteur et la réflexion suivante : « Misère des victimes, misère des humiliés, misère des naufragés, misère des crétins, misère des pauvres petits Ribotton qui sont 99% de l'humanité, mais aussi misère des orgueilleux comme moi qui se croient les 1% restants, les 1% que les épreuves grandissent, les 1% qui se croient partis pour l'état de quiétude et d'émerveillement et qui finissent par se prendre dans la gueule, quand ils s'y attendent le moins, une mortelle désillusion. » A la suite de cette pensée, Carrère se retourne vers ce « Ribotton réincarné » pour constater qu'il pleure aussi... Remarquons qu'avec ce passage, nous retrouvons partiellement cette fameuse idée qu'il y a des hommes supérieurs à d'autres mais elle est tout aussitôt amendée..

Dans *Yoga*, nous retrouvons une dernière fois M. Ribotton (à la page 140), assis à côté de Carrère. Et Carrère de se dire : « J'aimerais être un homme bon, j'aimerais être tourné vers mes semblables, j'aimerais être un homme fiable. Je suis un homme narcissique, instable, encombré par l'obsession d'être un grand écrivain. Mais c'est mon lot, mon bagage [...] Si je pouvais, derrière ce type enivré de ses propres complications, voir le pauvre petit garçon qu'il est au fond qu'il est toujours au lieu de lui cracher dessus ou de dresser sa statue le consoler [...] j'ai pleuré avec M. Ribotton. » Là, Carrère fait plus qu'amende honorable¹¹⁵ : ce partage de l'enfance de l'autre, son prochain a quelque chose de très évangélique¹¹⁶ en renvoyant au fameux verset « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même. »

Dans la suite de son texte, Carrère ne nous parlera plus de M. Ribotton mais il fera écho à la thématique du « petit garçon emmuré ». Ce terrible fait divers lu dans *Libération* il y a vingt ans¹¹⁷, est celle de ce petit garçon qui, à quatre ans, entre à l'hôpital pour une opération bénigne et qui en ressort muet, sourd, aveugle et incapable de tout mouvement. L'horreur absolue ! Conscient mais inaccessible !

Surgit cette réflexion de Carrère : « Moi si articulé, je n'ai aucun moyen d'exprimer ce que remue en moi cette histoire effroyable. Mais **cela remue quelque chose qui est au fond de moi, quelque chose qui est le fond de ma propre histoire et qui fait que pour moi la réalité de la réalité, le fond du sac, le dernier**

¹¹⁵ Pour un pressentiment de ce point de vue, nous renvoyons à l'article de Michel Houellebecq intitulé « Emmanuel Carrère et le problème du bien » (2018). Houellebecq y avance que Carrère comme ces grands auteurs du 19^{ème} siècle, tel Dostoïevski, un des seuls écrivains contemporains à se poser la question du bien « ce problème du bien, le seul qui vaille » alors qu'en face, « s'il y a une entité qui est chez elle dans le monde, qu'on y retrouve sans surprise, dont l'existence est tout sauf problématique, c'est bien le mal. » (p. 325) Aujourd'hui, on aurait tendance à penser à propos de la littérature et de ses auteurs que « si c'est -un salaud, c'est un bon auteur. » selon Houellebecq.

¹¹⁶ Il s'agit du verset 5 du chapitre 18 dans l'Evangile de Matthieu. Le lecteur pourra lire à ce propos: Spee B., *La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers N°5, février 2019, 24 pages.

¹¹⁷ Si nous remontons 20 ans en arrière par rapport à la date de l'interview de Wyatt Masson, nous serions en 1995, période de la rédaction du roman *La Classe de neige*.

mot de toutes choses, ce n'est pas cet espace de joie inaliénable vers quoi Wyatt Masson se réjouit que cheminent mes livres mais l'horreur absolue, l'épouvante innommable d'un petit garçon de quatre ans qui reprend conscience dans le noir éternel. » (Y, p. 210) ¹¹⁸

Terrible est le propos d'Emmanuel Carrère : faut-il y voir une suprême empathie ou le renvoi à un événement personnel ? C'est ici que le lecteur qui a lu Carrère doit se rappeler d'une part, que l'auteur a mis une citation¹¹⁹ en exergue de *Yoga* et d'autre part, que la famille Ribotton l'attend pour une relecture de *La Classe de neige*.

Variations autour la famille Ribotton, celle de *La Classe de neige* et celle de *Yoga*

Si on compare les renseignements donnés sur la famille Ribotton et si on part de la proposition que *La Classe de neige* est une fiction tandis que *Yoga* raconte une autobiographie authentique, nous pouvons construire le tableau qui suit :

<u>La famille Ribotton</u>	
<u>La Classe de neige (1995)</u> (fiction)	<u>Yoga (2020)</u> (une autobiographie)
	Un participant vu comme un « Ribotton réincarné » (p.117)
<u>Le père M.Ribotton</u>	
Professeur de musique (Schumann, Schubert...) Des dictées musicales École primaire	Professeur de biologie (p.60) En 4ème Copie du règlement de travaux pratiques Carrère a 12 ans.
« les histoires d'enfants enlevés, violés, assassinés, [...] principal sujet des Ribotton » (p.116)	humilié qui s'humilie publiquement (p.126-127)
<u>Son fils Maxime</u>	
« petit et mal bâti » comme son père (p.48) « ce cancre sournois »	« Garçon ingrat, sournois et triste » (p.129)
« il ne fallait pas s'en faire quand son père montait sur ses grands chevaux » (p.49)	Il tombe malade Carrère ne lui rend pas visite. Trop malade, « il n'y t survivra pas » (p.127) La classe va à l'enterrement.
<u>Réaction</u>	
Une rêverie : le petit Nicolas imagine que: Maxime ne supportant pas l'humiliation de son père, tombe malade et meurt. (p.49) Après l'enterrement, le prof est respecté.	« voir le pauvre petit garçon qu'il est au fond » (p.140)

¹¹⁸ C'est nous qui soulignons.

¹¹⁹ « Si tu fais advenir ce qu'il y a à l'intérieur de toi, ce que tu feras advenir te sauvera. Si tu ne fais pas advenir ce qu'il y a à l'intérieur de toi, ce que tu n'auras pas fait advenir te tuera. »

Du parallèle, nous pouvons observer que Carrère a fait subir à son vécu trois transformations majeures :

- dans *La Classe de neige*, le professeur de bio devient un professeur de musique.
- Maxime, fils du professeur de musique dans *La Classe de neige* ne meurt pas de voir son père s'humilier. C'est Nicolas le héros qui en rêve souhaite la mort de Maxime Ribotton.
- dans *La Classe de neige*, Maxime Ribotton et son père partagent une curiosité malsaine pour les crimes d'enfants et sont des partisans de la peine de mort. Ce n'est pas le cas dans le vécu de Carrère.

Qu'est-ce qui peut justifier ces transformations ?

C'est selon toute vraisemblance, le désir de mettre en scène des événements personnels, ce qui suppose un retour camouflé sur la vie de la famille Carrère. Ce camouflage se fait *via* la famille Ribotton qui est rencontré 6 ans au moins après le vécu de *La Classe de neige* et *via* un oncle de Carrère. Nous savons que Nicolas est le prénom de son oncle, parrain d'Emmanuel Carrère et que celui était un musicien¹²⁰ et l'archiviste de la famille¹²¹.

Dans *La Classe de neige* (1995), l'importance de la personnalité de l'oncle Nicolas est « redistribué » :

- > le héros en vient à porter le prénom de l'oncle. Par le jeu de la fiction, l'oncle Nicolas passe du rôle de détenteur des secrets de famille à celui d'un sujet, d'un personnage, objet même d'un secret d'une autre famille.
- > M. Ribotton hérite de la profession de l'oncle : il devient musicien et a un fils qui en apparence, ne souffre pas des humiliations professionnelles de son père, ce qui n'est pas l'intime conviction du héros Nicolas qui sait ce qu'un enfant peut endurer comme souffrances devant l'image d'un père non respecté publiquement. Le jeune Carrère avait-il un avis personnel sur l'enfance du fils François¹²² de son oncle Nicolas, ce fils qui mettra fin à ses jours en 2006 ? Ce fait est rappelé dans *Yoga*.¹²³
- > le goût de la famille Ribotton pour la dénonciation des viols et des meurtres d'enfants, fait écho au souhait de l'oncle d'Emmanuel Carrère de faire la lumière à propos de son père Georges Zourabichvili¹²⁴ qui a collaboré avec les nazis. Cette démarche permettra l'écriture en 2007 du livre *Un Roman Russe*.

On peut conclure que la personnalité de l'oncle est transférée et surinvestie comme une figure de quelqu'un qui est détenteur de secrets et qui est prêt à parler des violences et des crimes commis sur les enfants or c'est précisément l'enjeu, l'objet central du roman *La Classe de neige*. De fait, le héros Nicolas fait l'objet lors *La Classe de neige* de deux agressions physiques et sexuelles, l'une est intrafamiliale, l'autre est à l'intérieur de l'espace scolaire. Ces deux agressions sont couvertes par une interdiction de parler sous la pression d'un faux discours,

Retour sur le tragique destin du héros Nicolas dans *La Classe de neige*

Dans les pages du début de notre étude, nous sommes centrés sur le fait que le héros Nicolas avait cette aptitude à inventer des histoires pour se sauver de rapports de force sociaux qui lui étaient défavorables. Ici

¹²⁰ Nicolas Zourabichvili, frère d'Hélène Carrère d'Encausse, compositeur et musicien. Consultation du site. Wikipedia, le 15 décembre 2020.

¹²¹ Carrère E, *Un Roman russe*, P.O.L., Paris, 2007, p. 86.

¹²² François Zourabichvi, philosophe, spécialiste de Deleuze et Spinoza. Consultation du site. Wikipedia, le 15 décembre 2020.

¹²³ « Le coup de téléphone que m'a passé Catherine, la femme de mon oncle Nicolas, pour m'apprendre que son fils François venait de se suicider. » in *Yoga*, p.152.

¹²⁴ Georges Zourabichvili. Consultation du site. Wikipedia, le 15 décembre 2020.

nous insisterons sur le drame proprement dit que représente la histoire présumée du petit Nicolas. Nous soulignons l'emploi du mot « présumé » car le héros mélange subtilement événements et rêveries.

Commençons par cadrer la narration entre sa situation initiale et sa situation finale afin de ne pas trahir la dimension terrible de l'histoire.

Comme situation initiale, nous prendrons la demande du moniteur Patrick adressée au petit Nicolas de faire un vœu à propos du bracelet brésilien qu'il lui attribue pour le consoler de la manière dont son père l'a largué, abandonné en *Classe de neige*. Cette demande fait resurgir dans la mémoire du héros le vœu émis par un personnage d'un livre intitulé *Histoires épouvantables* (CL; p.). Ce vœu amène le personnage et sa femme à souhaiter vivement la mort de leur fils. N'est-ce pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux au petit Nicolas au regard de ce qu'il va vivre ?

Comme situation finale, il nous suffit de choisir la phrase finale du roman : « Nicolas savait que la porte allait s'ouvrir, qu'à cet instant sa vie commencerait et que dans cette vie, pour lui, il n'y aurait pas de pardon." (CL, p.) Ce que nous indique parfaitement cette phrase, participe de la représentation classique que l'enfant victime d'un abus intrafamilial se construit après coup : son environnement étant dans le plus profond embarras, pour préserver l'équilibre familial, on lui intime l'ordre de se taire, on le tient responsable de ce silence, à la limite, il devient coupable de ce qui lui est arrivé...Il n'y aura donc pas de pardon pour lui.

Mais que lui est-il donc arrivé au petit Nicolas ?

Pour aller à l'essentiel, on peut dire que le petit Nicolas a dû se débrouiller face à deux figures monstrueuses, l'une est extérieure à *La Classe de neige*, c'est celle de son père; l'autre est interne à *La Classe de neige*, c'est celle d'Hodkann, le leader de la classe. Pour « s'en sortir », le petit Nicolas fera jouer à Hodkann un rôle dans une histoire qu'il invente pour confondre et permettre l'arrestation de son père...

De son père, nous apprenons qu'il est un voyageur de commerce¹²⁵, père de deux enfants. Il lui arrive de tenir des propos inappropriés à Nicolas comme « je t'aime, Nicolas » (CL, p.)... mais dans le même temps, il semble qu'il n'a d'yeux que pour le petit frère¹²⁶ qu'il va surprotéger par un discours intimidant et terrorisant à l'adresse de son aîné : c'est « l'histoire de trafiquants d'organes qui enlevaient des enfants pour les mutiler. » (CL, p.) Ce discours paternel a été inventé pour légitimer le refus d'accompagner son fils sur la chenille d'un parc d'attraction. Dans un rêve, Nicolas se retrouve sur cette chenille du parc d'attraction mais en compagnie de Patrick qui passe pour son père : ce qui nous est décrit lors de cet épisode a tout l'air de masquer un viol du petit Nicolas, tenu de ne pas savoir ce qui lui arrive sous la pression de voir ce qui arrive à son petit frère qui serait kidnappé. Il faut dire que le père du petit Nicolas sait donner le change : il se présente comme protecteur en voulant conduire lui-même son fils sur le lieu de vacances alors que dans les faits, il ira le larguer sur place, littéralement l'abandonner en ne lui donnant pas sa valise. Nicolas se retrouve « tout nu » face à la classe, pris dans des rapports de forces scolaires où un dénommé Hodkann fait la loi.

Avec Hodkann, le petit Nicolas se retrouve devant un autre « monstre », un gamin violent et imprévisible qui fait la loi dans le groupe. Orphelin d'un père qui aurait été assassiné, il vit avec sa mère on ne sait où. Pour éviter de tomber sous la coupe d'Hodkann, Nicolas va inventer à partir du discours de son propre père, une autre histoire où il le présente à la fois comme un voyageur de commerce vendant des prothèses

¹²⁵ Désir obscur de « tuer le père » ? Le père d'Emmanuel Carrère était un voyageur de commerce expert en assurance, très souvent absent.

¹²⁶ Le petit frère pourrait être une petite soeur. Cette inversion est possible sur base d'une autre inversion qui fait jouer au moniteur Patrick le rôle du père auprès du petit Nicolas. C'est le passage suivant qui permet de penser ce glissement : « Patrick raconta [...] que quand sa soeur et lui étaient petits, leur père punissait toujours l'un quand l'autre avait fait une bêtise, et inversement, afin de leur apprendre tôt qu'il y a de l'injustice dans la vie. » in *La Classe de neige*, p. 22-23. Il se trouve qu'à l'âge de 4 ans, Carrère n'a qu'une petite soeur,

Le deuxième passage se retrouve en page 63 : « Cette nuit-là, Nicolas monta sur la chenille. L'adulte qui l'accompagnait n'était pas son père mais Patrick.»

médicales et comme un enquêteur intrépide et menacé dans sa lutte contre des trafiquants d'organes. Cette surenchère d'inventions va permettre à Nicolas d'avoir l'amitié et la protection d'Hodkann. Cette protection se paiera d'une intimité physique qui semble placer le petit Nicolas devant le drame d'une nouvelle agression sexuelle. (CL, p.). Entre temps, le meurtre d'un enfant dans le village voisin du chalet de *La Classe de neige* conduit à un croisement imaginaire avec le discours fait à Hodkann qui, du coup, croit se lancer au secours du père du petit Nicolas aux prises avec les trafiquants qui auraient tué l'enfant du village. Hodkann qui a perdu son père, croit prendre la défense d'un brave père de famille alors qu'il en est rien. La subversion du discours de Nicolas par rapport aux faits est telle qu'Hodkann confie la version fallacieuse¹²⁷ de Nicolas aux gendarmes qui, mis sur la piste du père de Nicolas, vont l'arrêter pour un crime qu'il n'a probablement pas fait... Cette arrestation sera en partie bienvenue ou du moins confortée - semble-t-il - par les antécédents judiciaires qui pèsent sur le père de Nicolas. « Son père a déjà eu des ennuis, il y a deux ans. Ce n'était pas aussi grave, mais quand même une très sale histoire. » (CL p.) Ces antécédents judiciaires, le petit Nicolas n'en a pas connaissance sauf indirectement, par un déménagement passé et précipité de la famille joint à l'absence concomitante de son père pendant « une longue tournée » (Cl p.).

Sa mère lui cachait ce qui se passait : « elle répétait sans cesse Nicolas, Nicolas, et il savait qu'elle lui cachait quelque chose, qu'il ne pouvait se fier à elle. Elle s'était mise aussi à pleurer, mais comme elle ne lui disait pas la vérité ils ne pouvaient même pas pleurer ensemble." (CL p.)

C'est dans ce moment du déménagement alors qu'à l'époque, sa mère était « dame catéchiste » (CL p.) que Nicolas « voulut dans sa tête réciter le Notre Père, mais il n'arrivait plus à se rappeler les phrases, même la première.» (CL p.)

Ce petit garçon de sept ans ! le voilà emmuré ! « Lui dire la vérité ? Non, ils ne le pourraient pas. Personne ne le pourrait, dire cette vérité-là à un petit garçon. » (CL p.) : que son père soit le meurtrier de l'enfant du village ?

Patrick son moniteur ne dira rien, il le déposera devant la porte de l'appartement familial, il avait bien essayé quand tout n'était pas encore nommé, « d'organiser une nouvelle séance de relaxation » (Cl p.) où « il nommait les parties du corps [...], leur dire que tous ces morceaux d'eux étaient amis, conspiraient à leur bien et pourtant [...] » Comment reconstruire une image de soi positive ?

Yoga ! Si tu peux alléger ma souffrance d'enfant emmuré...

« Quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule et qu'on le précipite dans l'abîme de la mer.»

Le 15 Décembre 2020
Bernard Spee

¹²⁷ Vingt plus tard, Hodkann voudra se venger du piège imaginaire dans lequel sa confiance s'était engouffrée. Le lecteur se reportera aux pages 126-127 de *La Classe de neige*.

Bibliographie sommaire

- Abraham N., Torok M., *Cryptonymie: Le verbier de l'homme aux loups*, Paris, éd. Flammarion Collection Champs, 1976.
- Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard (1956), coll. Idées n°1, Paris, 1974, 187 pp.
- Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard (1956), coll. Folio n°, 1983, 153 pp.
- Carrère d'Encausse H., *Lénine*, Editions Fayard, Paris, 1998, 684 pp.
- Carrère d'Encausse H., *Les Romanov Une dynastie sous le règne du sang*, Editions Fayard, Paris, 2013, 442 pp.
- Carrère E., *La classe de neige*, P.O.L. éditeur, Coll. Folio n°2908, Paris, 1995, 148 pp.
- Carrère E., *L'Adversaire*, P.O.L. éditeur, Paris, 2000, 222 p.
- Carrère E., *Un Roman russe*, P.O.L. éditeur, Coll. Folio n°4771, Paris, 2007, 399 pp.
- Carrère E., *Limonov*, P.O.L. éditeur, Coll. Folio n°5560, Paris, 2011, 489 p.
- Carrère E., *Le Royaume*, P.O.L., Paris, 2014, 630 p.
- Carrère E., *Yoga*, P.O.L., Paris, 2020, 397 pages.
- Collectif, *Emmanuel Carrère*, Etudes dirigées par Laurent Demanze, *Revue 20-50*, revue d'étude du roman du XXème siècle, n°57, juin 2014, avec en particulier les articles :
- Boyer-Weinmann Martine, *Limonov: (auto)portrait de l'artiste en mauvais garçon*, p.81-92
- Demanze Laurent, *Une façon de vivre*, Entretien avec Emmanuel Carrère, p.15-22.
- Combres A-M., *Lectures La classe de neige*, éditions POL, Paris, 1995, 4 pages
- Article consulté le 8 décembre 2015 sur le site :
www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2003-4-page-89.htm.
DOI : [10.3917/lett.054.96](https://doi.org/10.3917/lett.054.96).
- Cyrulnik B., *Sous le signe du lien*, Editions Hachette Littérature, coll. Pluriel psychologie, Paris, 1989, 319 pp.
- Cyrulnik B., *Les vilains petits canards*, Editions Odile Jacob poche n°132, Paris, 2003.
- Cyrulnik B., *Le murmure des fantômes*, Editions Odile Jacob, Paris, janvier 2003, 140 pp.
- Cyrulnik B., *Parler d'amour au bord du gouffre*, Editions Odile Jacob, 2004, 253 pp.
- Compagnon A. (1998), *Le démon de la théorie*, Editions Du Seuil, Coll. Points essais, Paris, 338 pp..
- Darrigrand M. (février 2015), *Le Royaume de Carrère, les raisons d'un succès*, *Revue Etudes* n°2015/2, p.43-53.
- Dostoïevski F., *Les Frères Karamazov*, Editions Le livre de poche, Tome 1, n°825, 1972.
- Ferry I., Gauchet M., *Le Religieux après la religion*, Editions Grasset, 2004.
- Gauchet Marcel, *Le désenchantement du monde, Une histoire politique de la religion*, Editions Gallimard, Coll. Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 1985.
- Gonzalez Fernandez F., (2004) *L'Adversaire ou le récit de l'indécidable*, p.535-545. Texte consulté le 5 février 2015 sur le site : <http://www.dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/1011637.pdf>
- Herrero Cecilia J. (2011), *Sur la figure du double et l'énigme du mal dans L'Adversaire d'Emmanuel Carrère, une histoire d'imposture criminelle*, *Revue Cédille, Revista de estudios franceses, Monografias 2*, p.308-336. Consulter sur le site <http://webpages.ull.es/users/cedille/M2/13herrero3.pdf>, le 29 janvier 2015.
- Houellebecq M., *Emmanuel Carrère et le problème du bien*, p. 375-388 in Houellebecq M., *Interventions 2020*, Editions Flammarion, 2020, 451 pages.
- Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris
- Jullien F., *L'invention de l'idéal et le destin de l'Occident*, Editions Du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2009, Paris, 291 pages.
- Lambert J.L. (septembre 2014), *L'écrivain et son royaume. A propos d'Emmanuel Carrère*, *Revue Esprit*, 4 pages.
Article consulté sur le site de la revue *Esprit*
- Lebrun J.P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Editions Denoël, coll. Médiations, 2007, 436 pp.
- Le Nouveau Testament*, TOB, Editions du Cerf, 1983.
- Massat A., *Le succès de l'imposture*, Editions Odile Jacob, avril 2013, Paris, 118 pp.
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages,
- Spee B. (août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles
- Spee B. (avril 2006), *Le Da Vinci Code ou le degré zéro de la littérature*, *Petite Etude Littéraire* n°5, 9 pages, En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

- Spee B. , (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site www.onehope.be.
- Spee B. (Août 2012), *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension* (19 pages) En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>
- Spee B. (janvier 2014) , *L' « RG » de Steven Spielberg ou Comment trahir une oeuvre et la faire entrer dans le capitalisme culturel (américain) ?* La Petite Etude Hergéenne n°13, 19 pages. En accès libre sur le site: <http://www.onehope.be>
- Spee B. (décembre 2006), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la bonne conscience de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss* in les Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (France).
- Spee B. (janvier 2011) *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée* , Petites Etudes Hergéennes n°9, 20 pages.
- Spee B., (avril 2020), " I *L'Etranger* d'Albert Camus "le seul Christ que nous méritions." ou un héros coupable d'être vivant et donc étranger d'être sur Terre.", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 18, Liège, 28 pages.
- Spee B., (mai 2020), " II *Camus à l'épreuve de La Peste ou La transcendance de l'appel*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 19, Liège, 24 pages.
- Spee B., (octobre 2020), " III *Camus à l'épreuve de La Chute ou L'enfer existentialiste*", Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, Liège, 24 pages
- Todorov T., (octo 1970), « *Comment lire ?* » La Nouvelle Revue Française n°214, Paris.
- Touzin M. (octo 2007), *L'art de la bifurcation : dichotomie, mythomanie et uchronie dans l'oeuvre d'Emmanuel Carrère*, Mémoire de maîtrise en Etudes Littéraires, Université du Québec, Montréal, 110 pp.
- Tresch N., (2009) *Les secrets d'Emmanuel Carrère révélés*, 24 pages. Consulter le 9 janvier 2015 sur http://www.gu.se/digitalAssets/1337/1337206_--16-tresch---article-on-carrere-1.pdf
- Tresch N., (2009), *Une approche de l'identité et de la responsabilité chez Emmanuel Carrère et Albert Camus*, Edition Haust. Consulter le 9 janvier 2015 sur http://www.sprak.gu.se/digitalAssets/1337/1337207_--16-tresch---ma-thesis.pdf
- Van Meerbeeck Ph., *L'infamille ou la perversion du lien*, Editions De Boeck, coll. Oxalis, Bruxelles, 2003, 202 pp.
- Wagner F. , *Le «roman» de Romand* , Editions Faculté des Lettres de Lille, Revue *Roman 20-50* n° 34, décembre 2002, pp. 107-124 . Texte consulté le 5 février 2015 sur <http://www.vox-poetica.org/t/articles/wagner.html>
- Zvyagintsev Andrey, *Léviathan*, 2014.

La petite étude littéraire N° 12

**Introduction à la lecture
des *matriochkas* d'Emmanuel Carrère :
*Du Royaume à La classe de neige,***

avec *Yoga* en écho

ou

**Comment sortir du problème du désir
de L'avoir et de L'être ?**

ou

Du rôle de la fiction dans une vie

avec une Postface d' Emmanuel Carrère

Dans son dernier livre *Le Royaume* (2014), Emmanuel Carrère raconte les racines du christianisme et celles de sa tentative personnelle d'y croire pendant trois ans. Grâce à l'extrême curiosité d'Emmanuel Carrère sur ce sujet, nous avons tenté de remonter aux sources et d'examiner si la logique du texte évangélique était proche de la vie-même ou en était une inversion perverse comme l'a dénoncée Nietzsche en son temps. Après un retour sur plusieurs romans de l'écrivain, il apparaît que l'événement existentiel et le moment créateur pour Emmanuel Carrère semblent avoir été le suivant: très tôt, l'enfant Emmanuel a vécu une fracture que son éducation tentera de compenser par une logique de supériorité. C'est ici que le roman *La Classe de neige* a toute son importance. En effet, trop tôt perçue par l'enfant petit, cette logique comporte un risque : elle le conduit à développer un imaginaire et des pratiques de fiction qui lui apprennent un pouvoir de manipulation sur les plus grands. Par la fiction, par ses histoires, un petit peut manipuler, se jouer, se défendre des plus grands, et peut-être de vous, lecteur ! Conscient de ce jeu pervers, Carrère a espéré avec le temps dépasser cette disposition par le yoga. Cette pratique ne lui évitera pas un effondrement partiel... mais une résilience est encore possible grâce à l'écriture. Comme être un grand écrivain ?

Bernard Spee est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach, Camus sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.